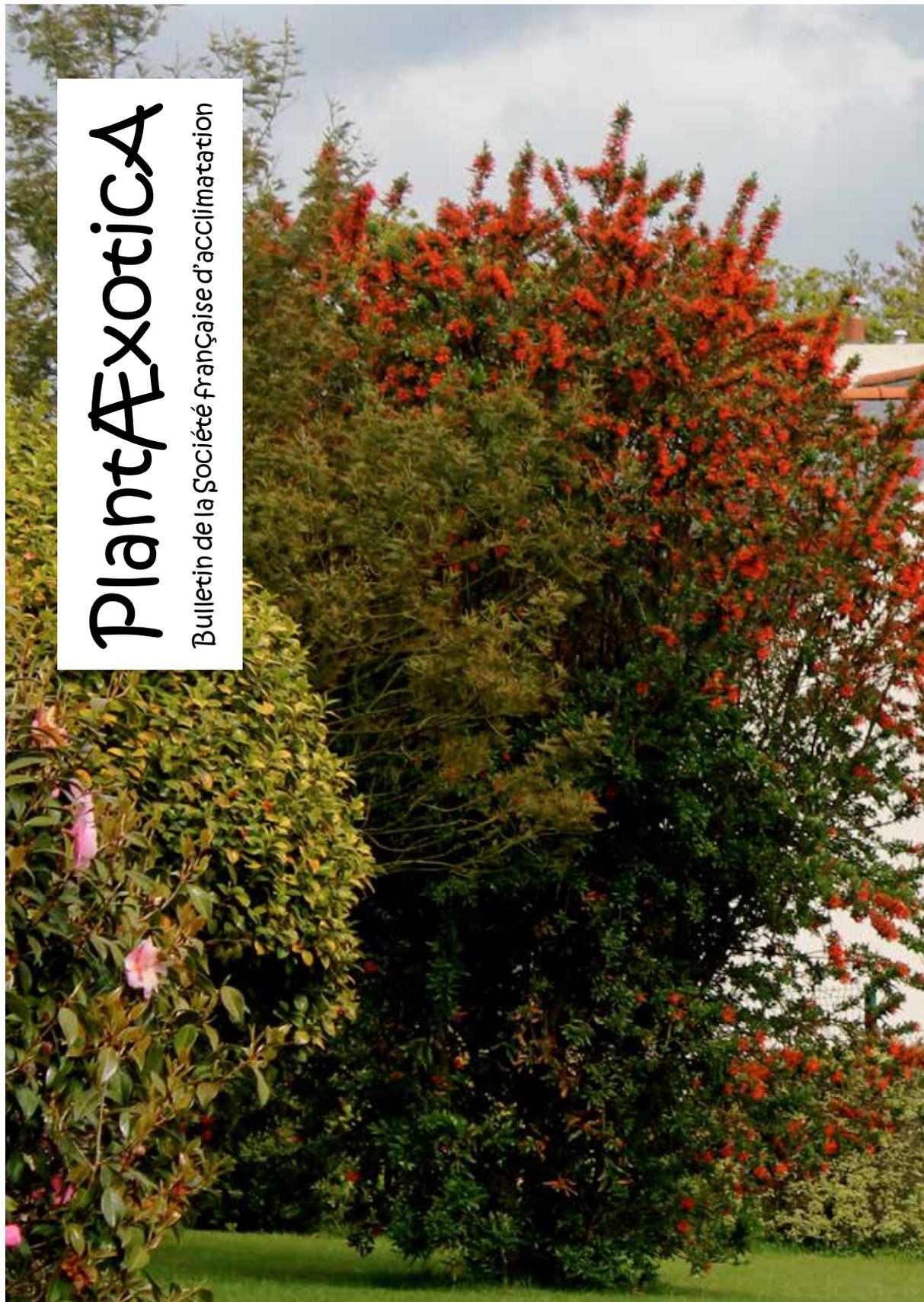


PlantÆxotica

Bulletin de la Société Française d'acclimatation



Par passion des méditerranéennes, subtropicales et autres belles exotiques...

N° 6-7 – Eté-automne 2014

**Revue de la
Société française
d'acclimatation**

(association loi 1901)

Adresse

BP 16
17880 Les Portes-en-Ré

Composition du bureau

Président : Pierre Bianchi
Trésorier : Patrick Bouraine
Secrétaire : Salomé Simonovitch
Secrétaire adjoint : Jean-Michel
Dupuyoo

*La rédaction de la revue reste libre
d'accepter ou de refuser les manus-
crits qui lui seront proposés.*

*Les auteurs conservent la respon-
sabilité entière des opinions émises
sous leur signature.*

*Photographie de couverture : Em-
bothrium coccineum, beau sujet vu
lors de notre dernière assemblée
générale, en Bretagne.*

Photographies ci-contre :

Au Logan Botanic Garden :

*Dicksonia antarctica ; massif
de Canna sp. ; palmeraie de
Trachycarpus fortunei.*

ISSN 2264-6809



Sommaire

Bulletin n° 6-7 – Été-automne 2014

Éditorial – Salomé Simonovitch	3
<i>Senecio inaequidens</i> , un autre regard sur une plante exotique envahissante – Olivier Filippi	5
Essais d'acclimatation de cactus en zone 9a océanique. 4 – <i>Echinopsis huascha</i> – Patrick Bouraine	9
Protéger les plantes exotiques du froid, de la pluie et de la neige, <i>suivi de</i> Comment je cultive <i>Cyathea medullaris</i> dans le Sud-Est de l'Angleterre (<i>Sheltering exotics form the cold, rain and snow; Growing C. medullaris, a british point of vue</i>) – Paul Spracklin, Royaume-Uni	17
<i>Embothrium coccineum</i> . Un flamboyant des antipodes – Patrick Bellec	24
Dino Pellizzaro vous conseille. – Trois belles étrangères à floraison hivernale : <i>Canarina canariensis</i> , <i>Tropaelum pentaphyllum</i> et <i>Fuchsia arborescens</i> – Propos recueillis par France Pringuey	26
Hybrides spontanés de <i>Chamaedorea</i> rustiques. Observations au jardin L'Oasis dans les Pyrénées-Orientales – Pierre Bianchi	29
Lettre de mon jardin du Var. – Une liane à floraison parfumée : <i>Mandevilla suaveolens</i> ou <i>laxa</i> – Nicole Arboireau	33
Visite du Logan Botanic Garden, Port-Logan, Ecosse – Jean-Michel Dupuyoo	35
<i>Blechnum cycadifolium</i> . Premières expériences de culture en climat tempéré (France, Royaume-Uni et Japon) et comparaison avec d'autres espèces de <i>Blechnum</i> – Témoignages rassemblés par Pierre Bianchi	38
<i>Asimina triloba</i> . Une expérience de culture en région lyonnaise – Fabien Archimbaud	42
A paraître : Joël Lodé présente son livre en deux volumes <i>Taxonomie des Cactacées</i> , qui paraîtra au printemps 2015	45
22 ^e Journées des plantes d'Albertas, 23 au 25 mai 2014 : première participation de SFA à une manifestation horticole – et éventuelle participation aux Journées de l'Arbre, de la Plante et du Fruit 2014 de Saint-Jean-du-Gard, 29 et 30 novembre 2014.	48
Présentation des auteurs	50
Courrier des lecteurs	54
Bulletin d'adhésion 2015	55

Editorial

Si nous n'avons plus que peu de temps, si le monde autour de nous vacille et que la mort, sous toutes ses formes, avance, il ne nous reste qu'à faire d'un coin de terre, peu importe lequel, un endroit accueillant, un lieu pour plus de vie.

Si la tonalité en est quelque peu sombre, du fait de sa thématique, ce passage de *Jardins en temps de guerre*¹ me semble donner une belle définition du jardin, et a fortiori du jardin d'acclimatation : un lieu pour plus de vie...

En tant que promoteurs de l'acclimatation, nous sommes parfois en butte à une certaine suspicion : ne donnons pas libre cours à *trop* de vie ? ne faisons-nous pas le lit de dangereuses invasives ? Notre réponse est que : oui, il faut être prudents et ne pas sous-estimer ce risque ; mais, non, il ne faut pas, en rupture radicale avec le passé, ne plus rien oser introduire. Nous nous devons de mener une réflexion de longue haleine sur les processus d'invasion et d'élargir nos connaissances sur le sujet – et, de façon plus générale, développer une authentique réflexion sur l'acte d'acclimater : on ne réfléchit jamais trop ! Le pépiniériste de haut vol Oliver Filippi, qui nous fait l'amitié d'inaugurer une nouvelle rubrique, « Délit de sale gueule végétale », apporte un éclairage largement pionnier, et un peu de hauteur de vue, en se penchant sur le séneçon du Cap, longtemps pointé du doigt et qui semble avec le recul rentrer dans le rang.

Autre pépiniériste d'exception, Dino Pellizzaro nous parle de trois belles étrangères à floraison hivernale : Dino, nous espérons que tu nous parleras de bien d'autres floraisons et que « Dino Pellizzaro vous conseille » deviendra l'une de nos rubriques phares !

Il y a longtemps que j'attendais l'inauguration d'« Acclimatation à croquer » : c'est chose faite avec l'asiminier, qui, une fois n'est pas coutume, non seulement ne craint pas le froid mais en a besoin, que cultive dans son jardin lyonnais Fabien Archimbaud. Bel arbre à l'allure tropicale, beau fruit au goût exotique : que rêver de mieux ?

Deux autres rubriques, pour leur part, continuent leur chemin : Patrick Bouraine, au fil de ses « Essais d'acclimatations de cactus en zone 9a océanique », présente aujourd'hui l'argentin *Echinopsis huascha*, et Nicole Arboireau écrit une nouvelle « Lettre de mon jardin du Var », sur la chilienne *Mandevilla suaveolens*, une belle liane parfumée.

Patrick Bellec pratique depuis vingt ans la culture de l'« arbre de feu du Chili », *Embothrium coccineum*, dans son jardin breton ; voici une plante peu cultivée encore, étonnamment résistante au froid – pourtant à oublier hélas, apparemment, par nos amis méditerranéens !

L'Ecosse, en revanche, pourrait sans doute l'accueillir. Jean-Michel Dupuyoo y a visité le Logan Botanic Garden et en est revenu enthousiaste : lisez-le et jugez sur pièces au vu des photos.

Pierre Bianchi a une longue expérience de l'hybridation, dans son jardin près de Perpignan, de ces petits palmiers que sont les *Chamaedorea*, dont quelques-uns sont rustiques, et nous la fait partager. Il a également rassemblé les premières expériences de culture de la fougère néo-zélandaise *Blechnum cycadifolium* en France, au Royaume-Uni et au Japon.

1. Teodor Cerić, publié par Marco Martella, qui vient de paraître aux éditions Actes Sud. Lisez aussi, publié par le même et aux mêmes éditions, ce beau texte qu'est *Le Jardin perdu* de Jorn de Précy.

Enfin, un nouvel article bilingue anglo-français : Paul Spracklin cultive une autre fougère, *Cyathea medullaris*, dans le Sud-Est de l'Angleterre, en la protégeant l'hiver sous de jolis petits parapluies transparents... Enfin, nous donnons la parole à Joël Lodé pour présenter son nouveau livre, à paraître au printemps prochain, qui refonde la taxonomie des Cactacées en se basant sur la génétique moléculaire.

Un beau périple à travers le monde, n'est-ce pas ? Qu'est l'acclimatation, sinon une forme de liberté, fruit avant tout du vagabondage de notre imagination et de nos désirs tout autour de cette Terre si précieuse et si fragile ?

*

Nous avons tenu le premier stand SFA aux Journées des plantes d'Albertas ; nous en tiendrons peut-être sous peu (si trois éminentes membres de SFA sont assurées d'échapper à la congélation – voir l'article) un second à Saint-Jean-du-Gard. Cette présence lors de manifestations horticoles est très fructueuse pour l'association – c'est aussi un vrai plaisir. Si vous affectionnez l'une de ces manifestations, n'hésitez pas : contactez-nous pour y tenir un stand !

L'équipe fondatrice est toujours trop restreinte et a besoin que d'autres adhérents la rejoignent pour l'épauler : pour cela aussi, contactez-nous...

Nous vous souhaitons une très belle fin d'année. Le bulletin n° 7 paraîtra en décembre ; au programme, entre autres : portraits d'*Echinopsis formosa* et de *Lochroma australe* ; la rusticité d'une plante est une condition nécessaire mais non suffisante ; compte-rendu de lecture sur la création d'un jardin exotique ; la prise en compte de la troisième dimension d'un jardin : la verticalité...

Pour SFA,
Salomé Simonovitch

***Senecio inaequidens*, un autre regard sur une plante exotique envahissante**

– Olivier Filippi –

Il était nécessaire que nous nous penchions sur la problématique des plantes invasives. Olivier Filippi, dont vous connaissez tous la pépinière de plantes adaptées à la sécheresse méditerranéenne à Mèze, en bord d'étang de Thau (et peut-être moins le jardin expérimental ?), nous a fait l'amitié d'inaugurer cette nouvelle rubrique, « Délit de sale gueule végétale ». Nous sommes les derniers à nier que certaines plantes invasives posent de véritables problèmes – et doivent être bannies de nos jardins (Olivier Filippi a lui-même éliminé de son catalogue un certain nombre de plantes qu'il a reconnues comme telles) ; et il faut à l'évidence nous donner les moyens de prévoir, parmi les nouvelles introductions, celles qui pourraient devenir envahissantes et avoir des impacts négatifs. Mais la question n'en est pas moins complexe, et de nombreuses voix s'élèvent à présent contre un réflexe simpliste consistant à appréhender toute plante étrangère comme a priori nuisible, ce qui conduirait à s'en tenir systématiquement aux « plantes d'ici » (qui s'avèrent parfois des étrangères importées de plus ou moins longue date), les plantes d'ailleurs n'étant plus vécues que comme dangereuses ipso facto. Ce premier article montre que la perception d'une espèce invasive peut varier en fonction du point de vue que l'on adopte, et que la préservation de la biodiversité n'est pas toujours là où on croit...

Le *Senecio inaequidens* (sénéçon du Cap) est une plante vivace de la famille des Astéracées. Il a des feuilles vertes étroites et linéaires, et des fleurs regroupées en capitules jaune vif. En Languedoc-Roussillon, la floraison commence parfois dès le mois d'avril, mais est surtout importante de septembre à début novembre, durant la période douce et humide de l'automne correspondant au printemps de l'hémisphère sud : le *Senecio inaequidens* est une plante exotique originaire d'Afrique du Sud.

Malgré son allure modeste, c'est une plante qui a récemment beaucoup fait parler d'elle. Son expansion spectaculaire à partir de 1980 en Languedoc-Roussillon a coïncidé avec la prise de conscience dans les milieux naturalistes des enjeux liés aux plantes dites invasives. Avec quelques autres espèces phares, elle est devenue l'un des symboles des espèces exotiques envahissantes, ces « espèces exotiques naturalisées dans un territoire qui modifient la composition, la structure et le fonctionnement des écosystèmes naturels ou semi-naturels » selon la définition retenue dans le livret publié en 2003 sur les plantes envahissantes par l'Agence méditerranéenne de l'environnement.

L'expansion du *Senecio inaequidens* en Languedoc-Roussillon a suivi un schéma classique : introduction fortuite à Mazamet, due à l'arrivage de laine en provenance d'Afrique du Sud, puis naturalisation restant localisée durant une période de latence de plusieurs décennies, et enfin expansion, soudaine et spectaculaire. Dans les années 2000, la présence du *Senecio inaequidens* était devenue impressionnante : en automne, la floraison du sénéçon formait un cordon jaune continu sur les bas-côtés de certaines sections de l'autoroute A9 entre Béziers et Montpellier. A partir de cet axe principal, le sénéçon suivait les voies de communication secondaires et, s'échappant des bas-côtés des routes et chemins, il progressait d'année en année dans la plaine de l'Hérault, colonisant les friches, les terrains perturbés, les jachères, les vignes, les pâturages. L'invasion rapide était attribuée, entre autres, à des caractères biologiques particuliers donnant à la plante un avantage compétitif par rapport aux plantes indigènes. Les peuplements denses de *Senecio inaequidens* étaient accusés de « diminuer la diversité biologique et nuire aux espèces endémiques » et la plante, contenant des alcaloïdes toxiques, risquait d'être un danger mortel pour les chevaux en Camargue.



Comme de nombreuses espèces pionnières, le *Senecio inaequidens* est capable de se propager rapidement au bord des routes et dans les terrains perturbés.

Pour sensibiliser le public, cette nouvelle plante étrangère était présentée comme un « péril jaune » menaçant le Languedoc-Roussillon.

Aujourd'hui, le séneçon du Cap fait nettement moins parler de lui. Le péril jaune semble s'être évanoui. Entre Béziers et Montpellier, l'ourlet jaune a entièrement disparu des bas-côtés de l'autoroute. Dans les friches, le séneçon semble avoir cédé la place en quelques années à d'autres espèces pionnières comme *Dittrichia viscosa* et *Bothriochloa saccharoides*. En Camargue, les chevaux ne sont pas morts. Dans les plaines de l'Hérault, il faut maintenant chercher pour trouver occasionnellement quelques pieds de séneçon, modestes reliques de l'invasion récente. Dans l'arrière-pays, on en trouve encore de petites populations, souvent comme adventices des vignes, mais il n'y a plus le caractère spectaculaire des peuplements denses.



Profitant de l'apport d'engrais et du travail régulier du sol, le *Senecio inaequidens* est devenu une adventice des vignes dans l'arrière-pays de l'Hérault.

Alors que le *Senecio inaequidens* régresse en Languedoc-Roussillon, sa progression se poursuit ailleurs en France et en Europe, mais le regard sur cette espèce s'est pourtant transformé. Au sein de l'organisme de veille Nobanis, qui regroupe des scientifiques européens spécialistes des invasions biologiques, l'impact du séneçon du Cap a été minutieusement étudié, et la conclusion est qu'à l'heure actuelle, l'invasion de *Senecio inaequidens* en Europe n'a aucun impact négatif sur la biodiversité indigène ou sur le fonctionnement des écosystèmes. Au même titre que de nombreuses plantes indigènes, il s'agit simplement d'une espèce pionnière des milieux anthropiques perturbés. Des scientifiques du Museum d'histoire naturelle rappellent qu'il y a d'ailleurs souvent une confusion dans la perception de l'impact d'une plante invasive présente dans un milieu perturbé. On cherche volontiers une relation de cause à effet (la plante invasive serait la cause de la perte de biodiversité dans le milieu perturbé), alors qu'il n'y a en fait qu'une corrélation sans relation de cause à effet (la plante invasive s'installe simplement parce que le milieu est perturbé). Là où on voulait accuser la plante, c'est l'homme qui est seul responsable. D'autres scientifiques rappellent que si, dans certains cas, les plantes exotiques envahissantes représentent une nuisance réelle, elles peuvent également avoir des aspects culturels, sociaux ou écologiques positifs. Ainsi, la perception des plantes exotiques envahissantes comme le séneçon du Cap est souvent devenue nettement plus nuancée qu'au début de son invasion.

La régression actuelle du *Senecio inaequidens* dans les plaines de l'Hérault est liée à de multiples facteurs. Comme pour de nombreuses plantes invasives, on imaginait que cette espèce nouvelle pouvait exprimer un avantage compétitif en raison d'une absence de coévolution avec les espèces du milieu d'accueil, les prédateurs naturels de la plante n'ayant pas été introduits avec elle. Cependant, les capacités d'adaptation sont plus rapides qu'on ne le pensait, et l'expansion d'une espèce nouvelle dans un milieu peut devenir une cible de choix pour les prédateurs ou organismes pathogènes déjà présents dans ce milieu. Ainsi, la régression du *Senecio inaequidens* est partiellement expliquée par la pression exercée par une rouille, *Puccinia lagenophorae*, qui s'installe sur les tiges et affaiblit considérablement la plante. Un puceron indigène, *Aphis jacobae*, a



La régression du *Senecio inaequidens* dans certaines zones du Languedoc-Roussillon est en partie due à la pression exercée par une rouille, *Puccinia lagenophorae*, qui s'installe sur les tiges et affaiblit considérablement la plante.

lui aussi choisi le séneçon du Cap comme nouvel hôte. Le puceron peut devenir tellement abondant qu'il forme des manchons noirs emprisonnant l'extrémité des tiges, empêchant parfois la plante de monter à fleur et limitant son potentiel de reproduction. Plus de soixante autres espèces d'insectes indigènes se sont mises à interagir directement avec le séneçon du Cap depuis le début de son invasion en Europe.

Parmi les insectes qui profitent de la présence du *Senecio inaequidens*, certains auxiliaires utilisés en culture biologique pour remplacer les intrants chimiques dans la régulation des populations de ravageurs profitent de l'abondante ressource en nectar et pollen que représente la floraison tardive du *Senecio*. Il y a par exemple d'importantes populations de syrphes, en particulier de syrphes ceinturés (*Episyrphus balteatus*) et de syrphes porte-plumes (*Sphaerophoria scripta*) que l'on peut observer en octobre ou en novembre sur les fleurs du séneçon, où ils trouvent une nourriture précieuse qui les aidera à passer l'hiver.



Un puceron noir indigène, *Aphis jacobae*, colonise les jeunes pousses et les inflorescences de *Senecio inaequidens*.

Les syrphes profitent doublement du *Senecio inaequidens*, non seulement comme source de nourriture mais aussi comme parfait lieu de reproduction. Les adultes, dont le régime est composé de nectar et de pollen, se nourrissent sur les fleurs, et les femelles viennent pondre sur les tiges à proximité immédiate des colonies de pucerons,



Le *Senecio inaequidens* offre une double ressource aux insectes utiles comme les syrphes : les adultes se nourrissent de pollen et de nectar sur les fleurs, cependant que les larves carnivores pourront se développer grâce à l'abondance des pucerons sur les tiges.



Un cuivré vient se régaler du nectar abondant offert par les fleurs de *Senecio inaequidens*. Pour les Lépidoptères, il n'y a pas de distinction entre espèces indigènes ou exotiques, seule compte la présence ou non de nectar.

recourbant leur abdomen pour y déposer un œuf minuscule, ovale, de couleur blanche. La redoutable larve carnivore qui va éclore de cet œuf se nourrit exclusivement de pucerons, et elle va trouver sur les tiges du *Senecio* un garde-manger bien garni. Après environ deux semaines, la larve repue se transforme en une fine puppe en forme de goutte, d'où émerge au bout d'une dizaine de jours un jeune syrphé adulte, prêt à aller visiter d'autres fleurs de séneçon.

Le *Senecio inaequidens*, initialement présenté comme une menace pour la biodiversité, s'est ainsi intégré dans la flore locale en faisant partie des chaînes alimentaires. Selon Dov Sax et Steven Gaines, écologues spécialistes des invasions biologiques, si la prolifération d'espèces invasives au niveau mondial correspond bien à une perte de biodiversité liée aux perturbations anthropiques, à une échelle locale la présence d'une espèce exotique envahissante peut souvent représenter au contraire une augmentation de la biodiversité grâce à l'apparition de nouvelles chaînes complexes d'interactions entre les espèces. Dans certains cas, ce n'est pas la plante exotique envahissante qui pose problème, mais simplement *l'a priori* négatif que l'on a contre elle qui fait qu'on la considère comme un problème.

Suggestions de lecture

- Agence méditerranéenne de l'environnement, Agence régionale pour l'environnement Provence-Alpes-Côte d'Azur, *Plantes envahissantes de la région méditerranéenne*, 2003.
- Davis, Mark A., Chew, Matthew K., Hobbs Richard J., Lugo, Ariel E., Ewel, John J., Vermeij, Geerat J., Brown, James H. *et al.*, « Don't Judge Species on Their Origins », *Nature*, n° 474, 2011 (7350).
- Lévêque, C., Tabacchi, E., et Menozzi, M.-J., « Les espèces exotiques envahissantes. Pour une remise en cause des paradigmes écologiques », *Sciences Eaux & Territoires*, n° 6, 2012.
- Ricciardi, Anthony, et Cohen, Jill, « The Invasiveness of an Introduced Species Does Not Predict Its Impact », *Biological Invasions*, 2007, n° 9 (3), p. 309-315.
- Sax, Dov F., et Gaines, Steven D., « Species Diversity: From Global Decreases to Local Increases », *Trends in Ecology & Evolution*, n° 18 (11), 2012, p. 561-566.
- Tassin, J., Thiebaut, G., et Dutartre, A., « Objectiver la perception des invasions biologiques », *Revue d'écologie*, n° 66 (2), 2011, p. 195-198.
- Teyssèdre, Anne, et Barbault, Robert, « Invasions d'espèces : cause ou conséquence de la perturbation des écosystèmes ? », *Pour la science*, n° 376, 2009.

Essais d'acclimatation de cactus en zone 9a océanique 4 – *Echinopsis huascha*

– Patrick Bouraine –

Préambule : situation et climat de mon jardin

Se reporter à *PlantExoticA* n° 3, p. 12, dont voici le lien : <http://www.societe-francaise-acclimatation.fr/plantaexotica/2013juillet.pdf>

Echinopsis huascha (F. A. C. Weber) H. Friedrich & G. D. Rowley 1974

Famille : *Cactaceae*

Sous-famille : *Cactoideae*

Tribu : *Cereae*

Sous-tribu : *Trichocereinae*

Genre : *Echinopsis*

Espèce : *Huascha*

Echinopsis vient du grec *ekhinós*, « oursin », et *opsis*, « apparence ».

Synonymes

Cereus huascha F. A. C. Weber 1893 (c'est le basionyme : premier nom accordé à un taxon pour sa description, du grecque *basis*, « base », et *onoma*, « nom »), *Cereus andalgalensis* F. A. C. Weber ex-K. Schumann 1897, *Trichocereus huascha* (F. A. C. Weber) Britton & Rose 1920, *Lobivia andalgalensis* (F. A. C. Weber ex-K. Schumann) Britton & Rose 1922, *Lobivia grandiflora* Britton & Rose 1922, *Lobivia hyalacantha* Spegazzini 1925, *Chamaecereus grandiflorus* (Britton & Rose) Fric 1931, *Echinopsis hyalacantha* (Spegazzini) Werdermann 1931, *Lobivia huascha* (F. A. C. Weber) W. T. Marshall 1938, *Helianthocereus huascha* (F. A. C. Weber) Backeberg 1951, *Helianthocereus andalgalensis* (F. A. C. Weber ex-K. Schumann) Backeberg 1951, *Helianthocereus grandiflorus* (Britton & Rose) Backeberg 1955, *Helianthocereus pecheretianus* Backeberg 1955, *Salpingolobivia huascha* (F. A. C. Weber) Y. Ito 1957, *Helianthocereus hyalacanthus* (Spegazzini) Backeberg 1959, *Trichocereus grandiflorus* Backeberg 1966, *Echinopsis pecheretiana* (Backeberg) H. Friedrich & G. D. Rowley 1974, *Trichocereus rowleyi* H. Friedrich 1974,

Trichocereus vatteri R. Kiesling 1976, *Echinopsis rowleyi* (H. Friedrich) R. Kiesling 1978, *Echinopsis vatteri* (R. Kiesling) G. D. Rowley 1979, *Lobivia purpureominiata* F. Ritter 1980, *Trichocereus catamarcensis* F. Ritter 1980, *Trichocereus lobivoides* F. Ritter 1980, *Lobivia purpureominiata* F. Ritter 1980, *Trichocereus catamarcensis* F. Ritter 1980, *Lobivia huascha* var. *robusta* Rausch 1987, *Echinopsis huascha* ssp. *robusta* (Rausch) M. Lowry 2002, *Soehrensia grandiflora* (Britton & Rose) Schlumpberger 2012, *Soehrensia huascha* (F. A. C. Weber) Schlumpberger 2012.

Nomenclature

Echinopsis huascha est décrit pour la première fois en 1893 par Frédéric Albert Constantin Weber (1830-1903). Médecin militaire et botaniste, celui-ci séjourna longtemps en Amérique, où il décrivit beaucoup de Cactacées et d'Agavacées, dont *Cereus huascha*.

Echinopsis huascha possède un nombre impressionnant de synonymes. La liste qui précède est loin d'être exhaustive ; j'ai essayé de conserver uniquement ceux qui pouvaient contribuer à nous éclairer quant au vrai nom qui pourrait être attribué à notre plante. La recherche a été grandement facilitée par la bibliothèque en ligne d'« Au Cactus Francophone », où l'on peut télécharger des ouvrages quelquefois rares et difficiles à se procurer. En voici le lien : www.cactuspro.com/biblio/fr:accueil.

Entre 1958 et 1962, Curt Backeberg publie son œuvre majeure, *Die Cactaceae*, en six volumes totalisant 4 000 pages environ, et presque autant de photos, pour la plupart en noir et blanc. C'est dans le deuxième volume (1959) que l'on découvre notre taxon sous le nom d'*Helianthocereus huascha*, plus précisément dans sa variété *Helianthocereus huascha* var. *rubriflorus* (à fleur rouge).

En janvier 1974, Gordon Douglas Rowley et le docteur Heimo Friedrich intègrent les *Trichocereus* dans le genre *Echinopsis* (genre créé par le botaniste allemand Joseph Gerhard Zuccarini en 1837) ; ils retiennent deux variétés pour *Trichocereus huascha*, différenciant deux couleurs :
– *Echinopsis huascha* (Web.) Friedr. & Rowley var. *rubriflora* (Backb.) Friedr. & Rowley ;
– *Echinopsis huascha* (Web.) Friedr. & Rowley var. *auricolor* (Backb.) Friedr. & Rowley.
Roberto Kiesling, docteur en sciences naturelles et botaniste spécialiste des Cactacées argentines, dans son ouvrage *El Genero Trichocereus en Argentina* publié en 1978, décrit également deux variétés :
– *Trichocereus huascha* var. *huascha* à floraison jaune ;
– *Trichocereus huascha* var. *pecheretianus* à floraison rouge.

En 1989, Joël Lodé décrivait, dans *Fichier encyclopédique des Cactées et autres succulentes*, deux formes bien distinctes :
– *Trichocereus (Helianthocereus) huascha* à floraison jaune ;
– *Trichocereus (Helianthocereus) huascha* var. *rubriflorus* à floraison rouge.

Les différences observées par Joël correspondent exactement à mes plantes. Ses travaux en cours sur la génétique moléculaire et son ouvrage à paraître *Taxonomie des Cactaceae* nous apporteront sans doute les clés d'une classification réaliste.

Sans vouloir préjuger de l'avenir, il serait quand même nécessaire de bien classer la plante décrite dans cet article, *Echinopsis huascha* à floraison rouge. Le site « Au cactus Francophone » le nomme *Soehrensia huascha* (F. A. C. Weber) Schlumpberger 2012. Ce nom lui est accordé par Schlumpberger dans « New combinations in the Echinopsis alliance », où il lui attribue une floraison jaune, orange ou rouge ; de quoi s'y perdre !

*

Walter Rausch indiquait l'existence d'une souche dont les dimensions sont plus importantes que le type et le nommait *Echinopsis huascha* ssp. *robusta*.

Une note dans *Cactus in Habitat* de G. Anceschi et A. Magli indique qu'il n'y a pas de différence entre *Echinopsis huascha* et sa forme *Echinopsis huascha* subsp. *robusta* malgré ces différentes tailles.

Je possède cette forme aux fleurs rouges, elle provient de la collection d'une association nantaise, la Société nantaise des amateurs de cactus et de Plantes grasses ou SNACPG, dont je suis membre. Il portait le nom de *Trichocereus grandiflorus*.

Philippe Corman indique dans la revue informatique *The Cactus Explorer* l'existence d'un hybride naturel dans la province de La Rioja, Sierra Velasco, *Soehrensia formosa* x *Echinopsis huascha*.



De haut en bas : *Echinopsis grandiflorus* en 2013 (SNACPG).
Le même en 2014 et en pleine terre.

Habitat

Echinopsis huascha (*pusquillo*, *Red Torch Cactus*) est natif des contreforts andins du Nord-Ouest de l'Argentine ; on le retrouve dans six provinces : Salta, Catamarca, La Rioja, San Juan, Córdoba et Mendoza, à une altitude variant entre 600 et 2 500 mètres (Toma la Nueva, Catamarca, collecteur : Brian Francis Bates, BB 845a.02). (<http://cludwigfr.dyndns.org/fnfinder.asp?Lang=fr&Plant=Echinopsis+huascha>.)

Dans la province de Catamarca, quelques espèces intéressantes cohabitent : *Echinopsis atacamensis*, *Cereus aethiops*, *Echinopsis baldianum*, *leucantha* et *terscheckii*, *Gymnocalycium baldianum*, *Opuntia sulphurea*. Dans celles de La Rioja et de San Juan, ce sont *Echinopsis atacamensis*, *spachiana* et *strigosa*.

Très abondant dans ces provinces, *Echinopsis huascha* n'est pas en danger (IUCN Red List of Threatened Species). La principale menace qui pèse sur lui vient des petits exploitants agricoles.

Description et culture en Ré

Acheté chez Henri Kuentz en 2004, c'est l'un de mes plus anciens cactus. Gardé en pot pendant quelques années sans rempotage régulier, à l'abri douillet d'une petite serre, sa croissance a été très modérée. C'est en 2011 que ce petit cierge poussant en touffe ramifiée à la base fut planté en pleine terre dans la rocaille. Comme s'il voulait rattraper le temps perdu, sa croissance s'est largement accélérée dans son nouveau substrat.

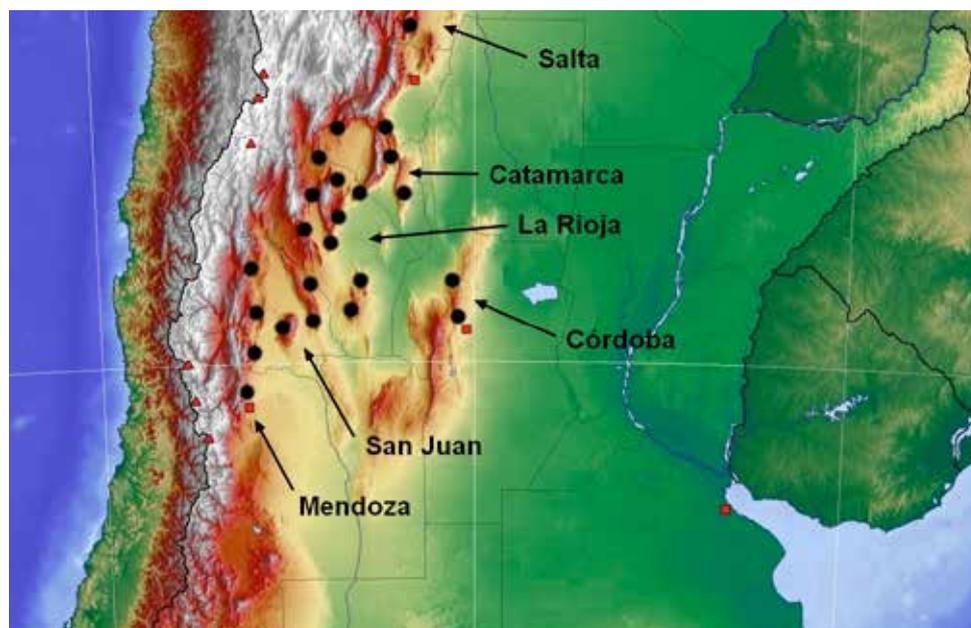
Si à la plantation les tiges principales, cylindriques, étaient érigées, les plus grandes se sont rapidement affaissées pour se rapprocher du sol et prendre une allure semi-rampante, se redressant à leur extrémité, comme dans son habitat argentin. Si en 2011 on comptait 6 tiges, leur nombre est de 22 à ce jour, de différentes longueurs, la plus petite mesurant quelques centimètres et la plus grande 44 cm. La circonférence de 18 cm reste approximativement identique sur toute la longueur, le diamètre varie entre 5,5 et 6 cm. Elles sont de couleur vert clair.

Sur la plus longue sont apparues des tiges secondaires. Elles sont au nombre de 6, ce qui est inhabituel pour *Echinopsis huascha*. Elles sont nées à la suite de la vague de froid du mois de février 2012 et sont sans aucun doute la conséquence du gel ; sur la photo suivante, on aperçoit la cicatrice blanchâtre causée par le froid sur la face supérieure. Il faut noter qu'à cet endroit le soleil est caché l'hiver par une haie en brande.

Les côtes, au nombre de 14 ou 15 selon les tiges, mesurent 1 cm de large dans la partie médiane et leur hauteur est faible, d'environ 3 à 4 mm. Cette hauteur augmente à son apex à mesure que les côtes deviennent moins larges. Elles sont très aplaties à la base et plus larges.

Pas de division de côte, leur nombre n'évolue pas ; les tiges une fois formées ne s'élargissent plus.

Les côtes font obstacle aux rayons du soleil et permettent à la plante de se rétracter pendant les périodes de sécheresse.



Distribution d'*Echinopsis huascha* en Argentine.



**De haut en bas : En avril 2011, à la plantation.
Tiges secondaires sur tige lésée par le froid en février 2012.**

Au sommet des crêtes, les aréoles grisâtres et recouvertes de poils sont espacées régulièrement de 8 à 10 mm. Les épines qui l'ornent sont simples et divisées en deux groupes :

- les radiales, dont le nombre oscille entre 8 et 10, sont courtes et égales ;
- les centrales, moins nombreuses, entre 2 et 3, sont plus longues. L'inférieure mesure 4 à 5 cm tandis que les autres ne dépassent pas 2 cm. Les épines apicales jaune-brun perdent cet aspect en vieillissant et deviennent jaune clair.

Les boutons floraux apparaissent au sommet des aréoles proche de l'apex, ils sont latéraux et subapicaux. En 2014, ils naissent prématurément à la mi-avril, en avance de 3 semaines sur les années précédentes.



Détails des aréoles et épines.

Les grandes fleurs rouge vif commencent à éclore vers la fin juin. La floraison s'étale jusqu'à la fin du mois de juillet, les boutons naissant successivement sur les tiges.

Les fleurs s'ouvrent le matin et resteront épanouies pendant 2 jours et demi. Infundibuliformes, elles mesurent 9 à 10 cm de haut et 6 à 7 cm de large. Le périanthe est composé de pétales spatulés et de sépales. Le réceptacle est formé d'écaillés beige-vert couvertes de poils beige ou marron clair. Le stigmate jaune pâle est composé de 15 lobes ; quant aux anthères, ils sont jaune crème.



**De haut en bas : En avril 2014, apparition du bouton floral.
Bouton floral début juin 2014.**



De haut en bas : Le 25 juin 2013.
Fleurs le 15 juillet 2013.

De haut en bas : Détail de la fleur de profil.
Gros plan sur la fleur.

Les fruits sont globuleux, poilus, de couleur vert au début de leur formation puis jaune orangé, devenant franchement orangé à maturité ; ils mesurent de 3 à 4 cm de diamètre.

Mûrs, ils s'ouvrent spontanément, laissant apparaître une pulpe blanche renfermant les graines ; ils sont déhiscents. Ils forment des « semences noires, brillantes, de 1,4 × 1 mm, réniformes, avec une crête longitudinale ; hile oblique » (J. G. Lambert, *Cactus d'Argentine*).

Je n'ai pas eu le temps de les récolter, ni de les goûter (ils sont comestibles comme tous les fruits des *Echinopsis*), un animal les ayant dégustés avant. Seule trace du délit, la peau sèche d'un des fruits retrouvée à quelques mètres de la plante. S'agit-il d'un oiseau ou bien d'un rongeur, nul ne le sait, mais ils devaient sans aucun doute être bien bons ?

Dans la nature, on trouve des couleurs de floraison variées, allant du rouge au jaune en passant par l'orange. L'exemplaire à fleurs jaunes acheté chez Philippe Richaud est planté depuis moins d'un an et vient de fleurir.

Les épines rougeâtres sont plus foncées que sur *Echinopsis huascha* à fleurs rouges, les tiges plus



De haut en bas : Le fruit le 20 juillet 2013.
Le fruit mûr le 10 août.



De haut en bas : Quelques jours plus tard, la pulpe et les graines apparaissent. Les graines sur le péricarpe desséché.



Echinopsis huascha à fleurs jaunes.

épaisses correspondent à la description de Joël Lodé évoquée plus haut.

Pollinisation des fleurs

Dans son habitat, les abeilles et colibris assurent la pollinisation pendant la journée.

Ici, je n'ai pas pu identifier l'insecte pollinisateur...

Multiplication

La multiplication est aisée par bouturage de tiges et très facile par semis.



Echinopsis huascha en fruit.

Conclusion

Les origines andines d'*Echinopsis huascha* lui permettent de résister à des températures négatives de l'ordre de -10 °C ; il est donc acclimatable en zone 8b ou 9a. Comme toujours, le plus à craindre est l'humidité hivernale, phénomène qui n'existe pas dans son habitat naturel, où le froid apparaît pendant la saison sèche.

Après *Echinopsis bruchii* dans le bulletin n° 3 de *PlantExoticA*, *Cereus aethiops* dans le numéro 4 et *Echinopsis terscheckii* dans le numéro 5, *Echinopsis formosa* (*Soehrensia formosa*) assurera la suite de ces essais d'acclimatation : mon *koko* ou *pasakana*, ainsi qu'il est nommé en espagnol, va en effet fleurir pour la première fois cette année après dix ans de plantation...

Bibliographie

Edward F. Anderson, *The Cactus Family*, Timber Press, p. 256.

Giovanna Anceschi et Alberto Magli, *South America 2011/2013*, Cactus in Habitat, Mascarella, Bologne,

1^{re} édition juin 2013, p. 48. ISBN: 978-88-90536-27-4.

www.cactusinhabitat.org/index.php?p=booklet&l=en

Curt Backeberg, *Die Cactaceae*, vol. 2, 1959, VEB Gustav Fischer Verlag Jena, *Helianthocereus huascha*, p. 1328.

Philippe Corman, « *Echinopsis* », p. 15-21, *Succulentopi@*, n° 4, janvier 2013. ISSN 2259-1060.

David Hunt, Nigel Taylor et Graham Charles, *The New Cactus Lexicon*, Dh books, 2006. ISBN: 09538134 44.

Roberto Kiesling et Omar E. Ferrari, *100 cactus argentinos*, Graphica Pinter SA., Mexico, avril 2005, 1^{re} édition, p. 59. ISBN 950-24-1108-0.

Roberto Kiesling, « El genero *Trichocereus* en Argentina (*Cactaceae*) », *Darwiniana*, t. 21, n° 2-4, 1978, p. 297-299.

Roberto Kiesling, « Los generos de *Cactaceae* de la Argentina », *Bulletin de la Société argentine de botanique*, vol. XVI, n° 3, mai 1975, p. 214, § 19.

J. G. Lambert, *Cactus d'Argentine*, Concordia-Roeselare, 1997, 2^e édition, p. 307-309.

Joël Lodé, *Fichier encyclopédique des Cactées et autres succulentes* (1989-2001), Edisud, 1989, p. 420.

www.cactuspro.com/biblio_fichiers/pdf/Lode/LodeC-Neobuxbaumia-Wittia_O.pdf

Echinopsis huascha
en juillet 2014.



- Gordon Douglas Rowley, « Reunion of the Genus *Echinopsis*. A preface to the nomenclatural revisions », International Organization for Succulent Plant Study, *I. O. S. Bulletin*, vol. III, n° 3 janvier 1974, p. 95-96.
- Boris O. Schlumberger, « New combinations in the *Echinopsis* alliance », *Cactaceae Systematics Initiatives*, n° 28, 2012, p. 29-31.
- Boris O. Schlumberger et Susanne S. Renner, « Molecular phylogenetics of *Echinopsis* (Cactaceae) », *American Journal of Botany*, n° 99(8), 2012, p. 1335-1349.
- Friedrich Ritter, *Kakteen in Südamerika*, Herstellung A. Bernecker, Meslungen, vol. 2, *Argentinien/Bolivien*, p. 438-439.
- Roland Tebberham, « Locate the Cryptic, Hunt the Hybrid and Expect the Unexpected », The Cactus Explorers Club, *The Cactus Explorer*, n° 10, décembre 2013, p. 48. ISSN 2048-0482.
www.cactusexplorers.org.uk/Explorer10/Cactus%20Explorer10_complete.pdf

*

Pourquoi les plantes changent de noms, Le Cactus heuristique.

www.lecactusheuristique.com/article-classification-taxonomie-phylogenie-et-noms-des-plantes-94530810.html

The Plant List, site de recherche de toutes les espèces végétales connues.

www.theplantlist.org

The IUCN Red List of Threatened Species

<http://maps.iucnredlist.org/index.html>



Rémi Huet, *La Culture des Cactées et des plantes succulentes*, Editions numériques, 2009.

Christophe Ludwig, *Cactus and Succulent Field Number Finder*.

<http://cludwigfr.dyndns.org/fnfinder.asp?Lang=-fr&Plant=Echinopsis+huascha>

Ralph Martin, *Cactus and Succulent Field Number Finder*.

<http://ralph.cs.cf.ac.uk/Cacti/finder.php?Plant=echinopsis+huascha>

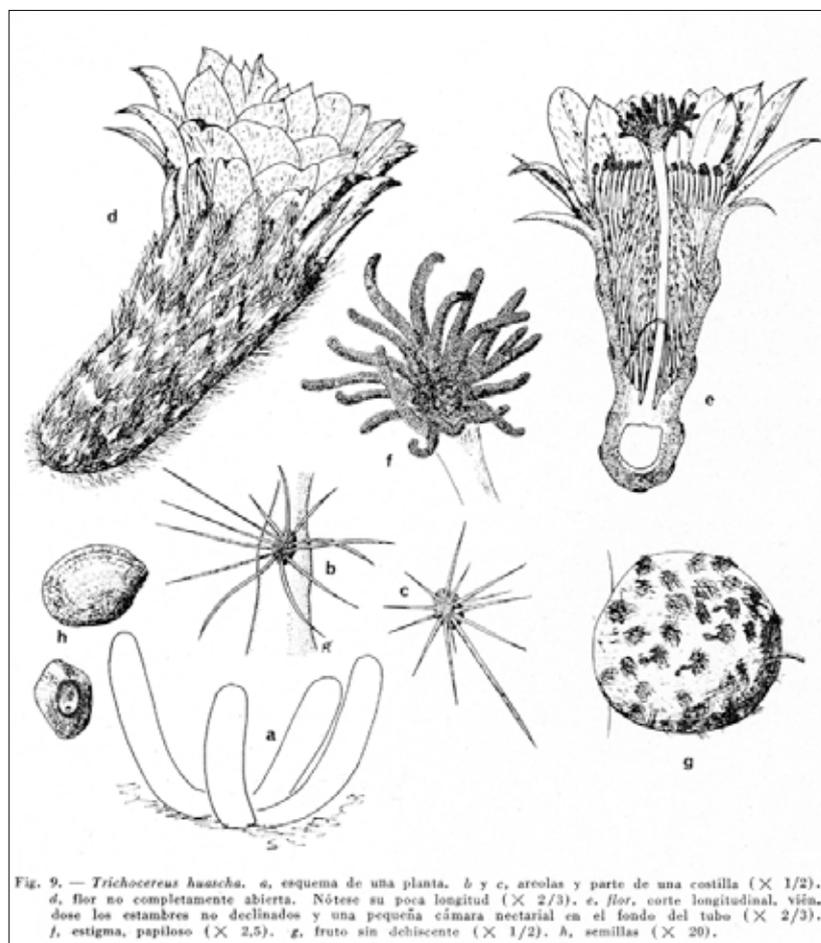


Fig. 9. — *Trichocereus huascha*. a, esquema de una planta. b y c, areolas y parte de una costilla (X 1/2). d, flor no completamente abierta. Nótese su poca longitud (X 2/3). e, flor, corte longitudinal, véase, cómo los estambres no declinados y una pequeña cámara nectarial en el fondo del tubo (X 2/3). f, estigma, papiloso (X 2,5). g, fruto sin deliscente (X 1/2). h, semillas (X 20).

Roberto Kiesling,
 « El genero *Trichocereus*
 en Argentina (Cactaceae) ».

Protéger les plantes exotiques du froid, de la pluie et de la neige

suivi de

Comment je cultive *Cyathea medullaris* dans le Sud-Est de l'Angleterre

Sheltering exotics from the cold, rain and snow; Growing C. medullaris, a british point of view

– Paul Spracklin, Royaume-Uni – Traduction : Pierre Bianchi –

Sheltering exotics from the cold, rain and snow

*I used to grow all my plants unprotected year round except for a large *Cyathea medullaris*, which I wrap annually. Then winter 2009/10 and subsequent years we have had quite cold weather and, more importantly, lots of wet snow. Here in England we get the 'wrong type of snow' – never the nice dry powdery stuff but always wet snow that freezes, thaws and freezes again. This caused more damage to plants than anything else – 2010 I lost maybe 1/3 of my garden ! Annoyingly, a simple cover to prevent the snow from settling into the crown of the plants would have probably saved most of them, so this is what I do now, simply putting clear umbrellas above the tops of the plants (see the pictures). The small umbrellas are not very strong but generally last one or two winters. Those small clear umbrellas can be bought here very cheaply for £1. The bigger ones were more expensive but last longer. I keep them on until the middle of March – it depends on the weather exactly when of course. I guy them down so they (usually) don't blow away¹. Winter 2013/2014 was particularly windy and I had to look for and secure again some umbrellas when the storm*

¹ Anchoring the umbrellas – I use tent pegs hammered into the ground and string guy ropes wound around the central point. This area of my garden isn't that exposed to wind so it is possible to do this. In windier sites this wouldn't work!

Protéger les plantes exotiques du froid, de la pluie et de la neige

J'avais l'habitude de faire pousser toutes mes plantes exotiques sans protection à longueur d'année, à l'exception d'une grande *Cyathea medullaris* que j'emballais de protections chaque hiver. Mais, l'hiver 2009-2010 et ceux qui suivirent, nous avons eu des températures vraiment basses, et – ce qui a eu encore plus de conséquences –, beaucoup de neige humide. Ici en Angleterre, nous avons le « mauvais » type de neige – jamais la belle neige sèche et poudreuse, mais toujours la neige mouillée qui gèle, fond et regèle la nuit suivante. Ce qui entraîne plus de dommages aux plantes que quoi que ce soit d'autre – si bien que, cet hiver 2009-2010, j'ai sans doute perdu un tiers des plantes de mon jardin ! Pourtant, en y réfléchissant, une simple couverture empêchant cette neige de s'installer dans la couronne aurait probablement suffi à sauver la plupart de ces plantes. C'est ce que je fais dorénavant, en plaçant simplement au sommet des parapluies transparents (voir les photos). Les petits parapluies ne sont pas très solides, mais en général durent un ou deux hivers ; ici, nous pouvons les acheter à bon compte, pour une livre pièce. Les parapluies les plus grands sont plus coûteux, mais durent plus longtemps. Je les laisse sur les plantes jusqu'à la mi-mars – le moment exact dépend, bien sûr, du temps qu'il fait. Je fixe les parapluies au sol de façon

blew them away! I also now wrap and insulate a few selected plants that would otherwise suffer².



2 Plants I now cover – as many as I can after having lost so many in the bad winters that would have been fine if I had just covered them. It is to keep snow off them, mainly. That includes:

– A large *Soehrensia bruchii* that has many heads – Snow would settle in between each crown and make them rot so I try to keep it dry. This cover is large enough to also cover a *Trichocereus candicans* which now grows much better after a dry winter.

– As many agaves as I can cover – incl. *x nigra*, *victoriae-reginae*, *mitis*. I found smaller *ovatifolia* and *montana* benefit from a cover, too. Larger agaves I cover with a layer of fleece or old blankets if snow is forecast, then remove the cover once it has finished. There are some agaves I don't ever cover – *filifera*, *bracteosa*, *multiflifera*, *univittata*, *parryi*, *lechugulii*, some *montana*, some *gentryi*, a nice hardy form of *salmiana* and a couple of others.

– *Dasyliirion serratifolium* – a small plant as I am unsure of its hardiness. This is 'real' *D. serratifolium* I grew from seed collected at the type location. Pretty much all other plants I have seen in Europe labelled as *Dasyliirion serratifolium* are not this plant, even old specimens in established botanical gardens such as Naples!

– Some newly planted *puyas* – maybe after a couple of years I will keep them uncovered but for now I cover them. Some remain uncovered all the time.

I have 2 *Xanthorrhoea glauca* - I tie up the leaves and wrap them in old blankets.

I have a couple of *Ferocacti* and a large *Denmoza* that I cover, too, just to keep them drier and free of snow. But, again, I have a lot of cacti I never cover including a 4m high *Trichocereus terscheckii*.

à ce qu'ils ne soient pas emportés par le vent¹. L'hiver 2013-2014 fut particulièrement venteux, si bien que j'ai dû être vigilant, et refixer certains parapluies que la tempête avait emportés. Maintenant, j'emballer et isole du froid quelques plantes sélectionnées qui, sinon, souffriraient en hiver².

1 Comment ancrer les parapluies : j'utilise des piquets de tente plantés dans le sol au marteau et des cordes de tente avec lesquelles je haubane la pointe des parapluies. Pour mon jardin qui n'est guère exposé au vent, cela convient ; ce serait sans doute insuffisant dans des sites plus exposés.

2 Les plantes que je protège désormais sont toutes celles qu'il m'est possible de protéger utilement : j'en ai tant perdu pendant les mauvais hivers, alors qu'elles auraient facilement survécu si je les avais juste couvertes. Il s'agit principalement de les abriter de la neige. Je protège ainsi

– un gros *Soehrensia bruchii* qui a plusieurs têtes – la neige s'accumulerait entre chacune d'entre elles et les ferait pourrir ; de cette façon, je tiens cette plante au sec. La protection est assez étendue pour couvrir également un *Trichocereus candicans* qui maintenant pousse mieux après un hiver au sec ;

– autant d'agaves que je peux : l'hybride *x nigra*, *A. victoriae-reginae*, *A. mitis*. J'ai trouvé que les plus petits *Agave ovatifolia* et *A. montana* se trouvaient également bien d'une couverture.

Je couvre les agaves plus grands avec une couche de voile d'hivernage ou une vieille couverture lorsque la météo prévoit une chute de neige ; ces protections sont enlevées dès que le danger est écarté. Je dois signaler des agaves que je ne protège jamais : *A. filifera*, *bracteosa*, *multiflifera*, *univittata*, *parryi*, *lechuguilla*, certains des *montana*, certains des *gentryi*, ainsi qu'une belle forme rustique d'*Agave salmiana*, et quelques autres.

– *Dasyliirion serratifolium*, une petite plante dont je ne suis pas certain de la rusticité. C'est un « véritable » *D. serratifolium*, que j'ai fait pousser à partir de graines récoltées sur le site naturel de cette espèce. La plupart des plantes que j'ai vues en Europe étiquetées *D. serratifolium* ne correspondent pas à celle-ci, même les vieux sujets dans d'anciens jardins botaniques, comme à Naples.

– Quelques *Puya* récemment plantés – peut-être qu'après quelques années je ne les couvrirai plus. D'autres *Puya* ne sont jamais protégés.

J'ai deux *Xanthorrhoea glauca*. J'attache les feuilles en l'air puis les enveloppe de vieilles couvertures.

J'ai enfin quelques *Ferocactus* et un grand *Denmoza* que je couvre également, juste pour les tenir plus au sec et les préserver de la neige.

Mais je répète que j'ai beaucoup de cactus que je ne protège jamais, en particulier un grand *Trichocereus terscheckii* de 4 m de haut.

Growing *Cyathea medullaris* in southeast England

*I do like ferns and especially tree ferns. I had the opportunity to trial several species, most died but I still have several *Dicksonia antarctica* and *D.fibrosa*, one *Cyathea dealbata*, one *C.australis* and two *C.medullaris*. (Species tried included several *Cyathea* species such as *C.dealbata*, *C.brownii*, *C.cunninghamii*, *C.tomentissima*, *C.cooperi* and other very unusual *Cyathea* species like *C.dregei*, *C.gleichenoides*, *C.incisoserrata*, *C.lepifera*, *C.x marcescens*. (I should be able to grow *Cyathea cooperi* and will try it again!)*

*Amongst the tree ferns I had been growing, I would recommend growing *C.medullaris* outside to exotics enthusiasts. Small spore raised plants are readily available and fast growing. For me it is the most impressive of all tree ferns, sheltering it is neither long nor difficult, so making the effort is quite worthwhile.*

*When I bought it (I remember it was 1996/7 – from Ausfern – the first time small trunked *C.medullaris* were imported in any number) it had around 40-45cm of trunk. I potted it on for a few years – it ended up in a 90 litre waste bin! – and had grown a trunk of 90cm before I finally took the plunge and planted it out in the year 2000. This was in a border that ran along the east side of my house that was filled with very organic soil - a peat based compost.*

*I believe the most important thing when planting *Cyathea* into the ground is to ensure it is fully rooted in the pot before planting out. If it isn't, return it to the pot and wait until it is – you should see roots starting to come out of the drainage holes of the pot. Then, when you do plant it out, make sure the soil doesn't dry out*



Comment je cultive *Cyathea medullaris* dans le Sud-Est de l'Angleterre

J'aime vraiment les fougères, et plus particulièrement les fougères arborescentes. J'ai eu l'opportunité d'en essayer plusieurs espèces ; la plupart sont mortes, mais j'ai encore plusieurs *Dicksonia antarctica* et *D. fibrosa*, une *Cyathea dealbata*, une *C. australis* et deux *C. medullaris*. Les espèces de *Cyathea* que j'avais essayées sont : *C. dealbata*, *C. brownii*, *C. cunninghamii*, *C. tomentissima*, *C. cooperi*, ainsi que d'autres espèces inhabituelles, telles que *C. dregei*, *C. gleichenoides*, *C. incisoserrata*, *C. lepifera*, *C. x marcescens* ; je devrais être capable de cultiver durablement *C. cooperi* – et j'essayerai à nouveau !

Parmi les fougères arborescentes que j'ai cultivées en extérieur, je recommanderais particulièrement aux amateurs d'exotisme *C. medullaris*. De jeunes plants élevés à partir de spores sont couramment disponibles et grandissent vite. De plus, c'est pour moi la plus impressionnante de toutes les fougères arborescentes ; il n'est guère astreignant de la protéger, de sorte que les efforts déployés sont vraiment récompensés.

Quand je l'ai achetée (je me rappelle que c'était en 1996 ou 1997, chez Ausfern ; c'était la première fois que des *C. medullaris* munies d'un petit tronc étaient importées en nombre significatif), son jeune tronc mesurait 40 à 45 cm de hauteur. Je la repotai plusieurs fois en quelques années, pour finir par recourir à une poubelle de 90 litres. Elle avait ainsi formé un tronc de 90 cm lorsque je me jetai à l'eau et la plantai en extérieur, en 2000. Je la mis en place dans une plate-bande qui longe le côté est de ma maison, fortement enrichie en matière organique – un compost essentiellement à base de tourbe.

Je suis persuadé que le plus important, lorsqu'on plante une *Cyathea* au jardin, est de s'assurer au préalable que le pot est entièrement rempli de ses racines. Si cela n'est pas le cas, remplacez-la ni vu ni connu dans ledit pot et attendez que ce stade soit atteint : lorsque vous verrez les racines commencer à sortir par les trous de drainage du pot. Ensuite, une fois plantée, il convient de s'assurer que le sol ne se dessèche jamais complètement, tout en restant bien drainé, et ce jusqu'à ce que vous ayez constaté que la fougère s'était établie et se remettait à pousser. J'ai obtenu le meilleur résultat de croissance en l'arrosant presque tous les jours en saison chaude et une fois par

completely (but is well-drained) until you can see it is establishing itself and growing. The best growth I ever had was when I watered it most days during warmer weather and, weekly during the growing season, fed it with seaweed extract fortified with nutrients – Maxicrop Triple. That year the fern produced 40cm of trunk growth and fronds over 3m long.

*I had to move it after a few years as I was planning an extension to the back of the house and so, in 2005, transplanted it to a position in light shade where it grows now. Ideally, I think in English growing conditions *Cyathea medullaris* would benefit from some direct sun. However, the light shade seems to keep it happy enough. However I think keeping it fed and watered is most important for optimum growth.*

After rather mild Winters, the fern had to cope with a several successive quite harsh cold seasons: 2009-2013 were all cold winters, with regular temperatures below -5°C , extended freezes over many days of sub-zero temperatures day and night and a low of -8°C . During mild Winters the fern goes on growing and keeps its fronds, but it is not usual, the leaves tend to get frost burn around -3°C .

Sometimes, after the colder winters the first frond is stunted and very dissected. The next one is usually normal. I would expect the fern to grow 9 or 10 leaves in a season, so this doesn't really notice by summer.

*For winter protection I use rolls of fiber-glass loft insulation, which is used to wrap around the whole trunk twice. In autumn I sweep my fallen tree leaves and pile them around the base to insulate the roots. I also put a removable 'plug' of a pillow case stuffed with loft insulation on the top. During milder weather I take it off, to allow the emerging fronds to move unhampered – unlike *Dicksonia antarctica*, which grows seasonally, *Cyathea medullaris* grows whenever the weather is mild, even in winter.*

So far my sheltering system has enabled the plant to survive a low of -8°C and an entire week of sub-zero temperatures. I think that is about the limit for 'passive' protection like this – any colder and maybe some rope lights under the insulation would be needed. But there will come a point when it is too big to wrap – these grow very quickly!

semaine le reste de la saison de pousse, et en la nourrissant avec un extrait d'algues marines renforcé de substances nutritives (Maxicrop Triple). Cette année-là, la fougère m'offrit une pousse de 40 cm de tronc et produisit des frondes de plus de 3 m de long.

J'ai dû la déplacer après quelques années car j'envisageais une extension de la maison ; je l'ai transplantée en 2005 à l'emplacement légèrement ombré où elle demeure actuellement. Je pense que dans les conditions de culture anglaises, *Cyathea medullaris*, idéalement, aimerait profiter d'un peu de soleil direct. Cependant, elle a l'air assez heureuse à l'ombre légère. Tout compte fait, les facteurs principaux pour une croissance optimale me paraissent être une nourriture et un arrosage réguliers.

Après des hivers assez doux, la fougère eut à affronter une succession de plusieurs saisons froides rigoureuses : de 2009 à 2013, tous les hivers furent froids, avec des températures descendant régulièrement en dessous de -5°C , des gels se prolongeant plusieurs jours consécutifs, jour et nuit, avec un minima de -8°C . Pendant les hivers les plus doux, la fougère continue de pousser et conserve ses frondes, mais ce n'est pas habituel : les feuilles sont brûlées par le gel autour de -3°C . Parfois, après des hivers froids, la première fronde est rabougrie et très déformée. Mais la fronde suivante est en général normale ; de ce fait, comme on peut espérer la production de 9 à 10 feuilles par an, il n'y paraît plus dès que l'été est là.

Pour la protection hivernale, j'utilise surtout des rouleaux de laine de verre destinée à isoler les souppentes, que j'entoure deux fois autour du tronc, sur toute sa longueur. En automne, je balaye les feuilles mortes tombées de mes arbres et en forme des tas autour de la base, pour isoler les racines. Je mets également en place, au sommet du tronc, un tampon fait d'une taie d'oreiller bourrée de matériau d'isolation en vrac pour combles. Pendant les hivers doux, je retire ce tampon de façon à ne pas entraver l'émergence des frondes. (Contrairement à *Dicksonia antarctica*, qui ne pousse qu'à la belle saison, *C. medullaris* pousse dès lors que le temps est doux, même en hiver.)

Jusqu'à maintenant, mon système de protection a permis à la plante de survivre à des minima de



Watering : French enthusiasts are probably going to be a bit amazed because I have to water my tree fern regularly! The part of England where I live is very dry – 510mm annual average – so I have an irrigation system that waters my tree ferns twice a day. For the Dicksonia antarctica I use a mist spray to try and keep the trunk moist. Also, for the past two years or so, I have used drippers in the crown which I think helps. For the Cyathea medullaris I just have a normal micro-spray head near to the base of the trunk in the soil. I don't think it is necessary to keep the trunk or crown of a C.medullaris moist – it doesn't keep the same sort of fibres as dicksonias. If I use a hose to water that part of the garden I will additionally water all the tree ferns with the

– 8 °C et à une semaine entière de températures négatives. Je pense que nous approchons là de la limite d'efficacité d'une protection passive telle que celle-ci ; dans des conditions plus froides, l'utilisation d'un cordon chauffant sous l'isolation serait probablement nécessaire.

Le problème de la protection va se poser quand la fougère sera devenue trop grande pour être enveloppée, elle pousse si vite !

Concernant l'arrosage – et cela va peut-être surprendre les passionnés français –, je dois arroser régulièrement ma fougère arborescente ! La zone d'Angleterre où je vis est très sèche – la pluviométrie annuelle moyenne y est de 510 mm d'eau par an –, c'est pourquoi j'ai un système d'arrosage automatique fonctionnant deux fois par jour. Pour la *Dicksonia antarctica*, j'utilise un asperseur-brumisateur pour garder le tronc humide ; ces deux dernières années, j'ai aussi utilisé des goutteurs placés dans la couronne, qui l'ont, je pense, aidée. En ce qui concerne la *C. medullaris*, j'utilise juste un micro-asperseur au sol, près de la base du tronc. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de maintenir le tronc ou la couronne d'une *C. medullaris* humide – elle n'a pas le même tronc très fibreux que les *Dicksonia*. Lorsque j'ai l'occasion d'arroser au tuyau cette zone du jardin, je fais profiter toutes les fougères arborescentes d'une dose supplémentaire d'eau en les détremant bien. Mais le plus souvent, elles se contentent de l'arrosage automatique.

J'ai trouvé la culture de *C. medullaris* facile. Au total, son rythme de croissance est plutôt vigoureux, mais cela dépend beaucoup des soins que l'on y consacre.

Je fais également pousser *C. dealbata*, qui a passé les deux derniers hivers dehors sans problème. Elle est probablement plus rustique que *C. medullaris*, mais je l'emballe quand même, même si cela n'est pas nécessaire lorsqu'on a un hiver tel que le dernier. Sa croissance, très lente, est proche de celle de *D. antarctica*, qui malgré l'irrigation est vraiment lente dans ce coin du Sud-Est de l'Essex.

Parlons du vent : jusqu'à maintenant, les feuilles n'ont jamais été cassées, mais les conditions de culture – en léger sous-bois – dans lesquelles cette fougère pousse lui procurent un abri efficace contre les vents les plus violents.

hose, giving them all a good soak. But generally I leave it to timed irrigation.

*I have found C.medullaris very easy to grow. Overall the growth rate rather vigorous but it does depend very much on the care you give to it. I have also Cyathea dealbata that has been ok outside for the last two winters. I think it is probably hardier than C.medullaris but I still wrap it – again no need so far this year. In comparison it is **very** slow. More like Dicksonia antarctica growth rate which, in this dry South-East corner of Essex, is really slow despite irrigation.*

About wind : until now, the long leaves have not been broken yet but the light woodland conditions in which it grows give some shelter from the strongest wind.

Essex climate : It is said in England we don't have a climate, just weather – all four seasons can happen in one day. Where I live is mathematically an oceanic zone 9a climate. But I don't think the USDA zone system is of much use for the UK climate – it is almost impossible to draw any kind of meaningful parallel to other 'zone 9a' climates. USDA z9a could be here, California or the Shetland Islands... all very different places

Over a 30 years period the average low temp is something like -6.5°C. The historical low temp was in January 1987, a local weather station recorded -11.7°C. During the period between 1997-2009 every winter was milder than the 30 years average, since then the winters have been much colder. This winter (2013/14) is extremely mild but very wet! Nevertheless you can see that this part of the UK doesn't ever get dramatically cold – it is more the duration of the winter that causes problems for the more tender plants. In 2009/10, although it only went down to -8°C, the cold arrived in October and it stayed cold until April – 6 months without any mild spells. During this time we had a period of nearly two weeks of sub-zero temps day and night and maybe a dozen nights of -5°C. We also had heavy fall of wet snow, that remained on the ground for 6 weeks or more – freezes, slightly thaws, then freezes again. !

Summers are hugely variable, just like winters. The southeast part of the UK is generally one of the sunniest and warmest parts, as well as being

Climat de l'Essex : on dit couramment que l'Angleterre n'a pas de climat, juste « le temps qu'il fait » – les quatre saisons pouvant se succéder au cours la même journée. Là où j'habite, nous sommes théoriquement en zone 9a. Mais je ne pense pas que le système des zones USDA soit très pertinent pour le « climat » du Royaume-Uni : il est quasi impossible d'établir un parallèle sensé avec un autre climat de zone 9a, comme celui de la Californie ou des îles Shetland, ces trois climats étant vraiment très différents les uns des autres.

Sur une période de trente ans, la moyenne des températures minimales est d'à peu près - 6,5 °C. La température historiquement la plus basse survint en janvier 1987, mois pendant lequel une station météorologique locale enregistra - 11,7 °C. Pendant la période comprise entre 1997 et 2009, tous les hivers furent plus doux que la moyenne trentenaire ; après cela, les hivers ont été plus froids. L'hiver 2013-2014 fut extrêmement doux mais très humide ! En tout cas, on peut constater que cette partie du Royaume-Uni n'est jamais dramatiquement froide ; c'est surtout la longueur de l'hiver qui pose un problème aux plantes les plus frileuses. Durant l'hiver 2009-2010, bien que la température ne soit descendue qu'à - 8 °C, le froid arriva en octobre et dura jusqu'en avril : six mois sans le moindre intermède de douceur. De plus, pendant cet hiver-là, nous eûmes une période de presque deux semaines avec des températures négatives diurnes aussi bien que nocturnes, et peut-être une douzaine de nuits à - 5 °C. Il y eut aussi d'importantes chutes de neige mouillée, restant au sol pendant six semaines, voire plus, qui gelait, fondait légèrement, et regelait à nouveau !

Les étés sont, comme les hivers, grandement variables. La partie sud-est du Royaume-Uni est habituellement l'une des plus ensoleillées et des plus chaudes du pays ; c'est aussi la zone la plus sèche. Le record de chaleur fut atteint durant l'un des étés précédents : 38 °C. Mais je devrai attendre longtemps pour revoir les températures maximales atteindre 30 °C pendant une journée ou deux ! La plupart du temps, les températures de juillet et d'août ne dépassent pas les 25 °C. Et certains étés, nous n'atteignons même pas cela : les maxima journaliers tournent plutôt autour de 20 °C. Mais, bien que ces températures

the driest part. Our record high temp. was a few summers ago 38°C. I would expect most summers to see the highest day temp reach 30°C for one or two days. Most days the temperatures in July and August are in the mid 20s. Some summers it doesn't. Very occasionally we only see highs in the mid 20s, with each day being in the low 20s. But although those temps are not high for this region, they would be more typical of summer high temps you would see in the SW of England - most of Cornwall has cool summers.

A technical note:

Fibre glass loft insulation

It comes in a few different forms. Mainly it is uncovered and in rolls. In England the wooden supports of loft spaces (called 'joists' in English) are a standard width apart, the rolls are made to fit in between. Recently the rolls have become available covered in a plastic layer to prevent the dust from being inhaled. But it is much more expensive like that. More recently, a similar material made from recycled plastic has become available – I have started to use that as it is less hazardous. Anyway, I try to re-use it for several years – sometimes it falls to pieces, sometimes it gets wet. But it works, so I keep using it. The biggest problem is standing on top of a high set of 'step ladders' – I suffer from vertigo and feel very unsafe!!

ne soient pas élevées pour cette région, elles correspondraient tout à fait aux maxima rencontrés l'été dans le Sud-Ouest de l'Angleterre – la plus grande partie de la Cornouaille a des été frais.

Note au sujet du matériel :

laine de verre pour isolation de combles

Elle se présente sous différentes formes, la plupart du temps en rouleau. En Angleterre, les liteaux des greniers ont un espacement standardisé, et la taille des rouleaux y correspond. Récemment, les rouleaux ont été recouverts d'une couche plastique pour éviter d'en inhaler la poussière – mais ce matériau est plus coûteux. Plus récemment encore, un matériau semblable fait de matière plastique recyclée est devenu disponible. J'ai commencé à utiliser ce dernier type de rouleaux, qui semble moins dangereux à utiliser. J'essaye de réutiliser l'isolant plusieurs années, mais parfois il tombe en morceaux ou s'imprègne d'humidité. Mais, comme il joue bien son rôle de protection, je continue de cette façon. La plus grande difficulté est de garder son équilibre au sommet d'un grand escabeau : souffrant de vertige, je me sens quelque peu en danger...



photo de Michael McGregor

Cyathea medullaris in situ en Nouvelle-Zélande.

Embothrium coccineum **Un flamboyant des antipodes**

– Patrick Bellec –

Embothrium coccineum (J.-R. et G. Forster), dont le nom de genre vient du grec, « dans un creux » (en référence aux anthères), et celui d'espèce évoque la couleur rouge de sa floraison, appartient à la vaste famille des Proteaceae, essentiellement présente dans l'hémisphère sud. Son nom commun, plus connu, est « arbre de feu du Chili ».

C'est un grand arbuste qui atteint 10 m dans sa région d'origine ; en Bretagne, il peut dépasser les 5 m en zone abritée des vents. Généralement persistant, il peut être semi-caduc à caduc, selon les conditions climatiques rencontrées. Son feuillage est lancéolé, long de 14 cm, de 2 à 3 cm de large.

Sa floraison est groupée en racèmes, de couleur rouge vermillon à rouge vif. Elle est terminale,



axillaire selon les clones. Chaque fleur a une longueur de 4 cm, et chaque racème compte au minimum une dizaine de fleurs. Les fruits, à deux valves, d'une longueur de 6 à 7 cm, contiennent de nombreuses graines plates. A l'apogée de sa floraison, il mérite pleinement son appellation d'« arbre de feu », tant par l'intensité de la couleur que par l'abondance de la floraison, qui se remarque de loin.

Sa rusticité est donnée de – 10 °C à – 15 °C selon qu'il est, ou non, abrité des vents du nord et de l'est. Un ouvrage mentionne même une résistance au-delà de – 20 °C.





– forme ‘alba’, une forme à floraison blanche, signalée sans plus de précision.

Bien qu’il soit présent en Europe depuis le XIX^e siècle, ce n’est que récemment que sa culture s’est répandue. Son origine, le Chili, faisait craindre une fragilité de la plante face au froid, alors qu’elle résiste à des températures inférieures à – 10 °C si elle est à l’abri des vents du nord et de l’est. *Embothrium* prospère en sol frais, bien drainé et léger. Les terrains calcaires et argileux sont à proscrire.

Sa multiplication s’effectue soit par semis de graines fraîches, à préserver des rongeurs qui en raffolent, soit par bouturage ou marcottage, soit en prélevant – avec précaution – les rejets qui apparaissent autour des plants bien installés.

Dans son aire de répartition, au Chili, on le trouve en lisière de forêt et en milieu ouvert, dans les zones dites « centrale » et « auracana » le long de la cordillère des Andes. Quelques populations sont signalées sur le versant andin, côté argentin.

Dans la pharmacopée locale, *Embothrium coccineum* est utilisé pour combattre les névralgies, les douleurs dentaires, et il entre dans la confection de baumes cicatrisants.

Les formes que l’on rencontre sont les suivantes, des plus connues aux plus rares :

- forme ‘andina’, qui a une taille de 0,60 à 1 m de haut et se situe dans la zone sud de la cordillère des Andes, vers la Terre de Feu ;
- forme ‘Norquinco Valley’, de la vallée du même nom au Chili, qui possède un feuillage plus linéaire, et qui donne une floraison abondante, rouge vermillon ;
- forme ‘Inca Flame’, aux feuilles plus longues et plus larges, et qui possède une floraison rouge pur vif ;
- forme ‘lanceolatum’, au feuillage plus étroit, floraison vermillon ;
- forme ‘longifolium’, dont les feuilles sont plus longues et plus larges, floraison vermillon ;
- forme ‘Eliot Hodgking’, clone trouvé dans la région de Los Lagos au Chili, à la floraison jaune vif ;

Lors de la plantation, un terreau de feuilles bien composté et léger peut être utilisé pour améliorer la terre de plantation. Les engrais chimiques, de quelque nature qu’ils soient, sont à éviter impérativement, sous peine de tuer votre plante sur l’heure.

Pour éviter le déchaussement sous l’effet des vents fréquents dans notre région, une taille doit être effectuée les premières années, en réduisant la végétation d’un quart à un tiers. Cette taille, qui peut paraître sévère, permettra au collet de la plante de se renforcer ; l’enracinement sera également plus profond et plus étalé.

Je cultive l’*Embothrium* depuis plus de vingt ans dans mon jardin, avec plusieurs clones différents. L’Arche aux Plantes, lors de ses Journées des plantes du 1^{er} mai au Conservatoire botanique de Brest, a permis de diffuser plusieurs centaines d’*Embothrium* dans les jardins du Finistère.

Bibliographie

- Dans la série « Flora silvestre de Chile » aux éditions Fundacion Claudio Ray : A.-E. Hoffmann, *Plantas altoandinas*, 1998, et *Zona araucana*, 1997.
- New Royal Horticultural Society, *Dictionnaire of Gardening*, The MacMillan Press Ltd, 1992.
- New Royal Horticultural Society, *The New Plantsman*, vol. 4, 1995, partie IV.

Dino Pellizzaro vous conseille
Trois belles étrangères à floraison hivernale :
Canarina canariensis, Tropaeolum pentaphyllum
et Fuchsia arborescens
– Propos recueillis par France Pringuey –



photo de Patrick Bouraine

Dino perché pour la récolte de graines à Golfe Juan (AG SFA de Monaco 2013).

Est-il besoin de présenter Dino Pellizzaro, pépiniériste s'il en fut ? Tout conseil tombé de sa bouche est pour nous d'or, et de parfum de fleurs d'Eden...

Vivace à racines tubéreuses, *Canarina canariensis* est une plante de sous-bois qui apprécie la mi-ombre, et dont il faudra à tout prix respecter le repos estival. Elle est donc faite pour le Midi. Installée en septembre à au moins 30 cm de profondeur dans un sol bien drainé, sur un lit de gravier au pied d'un buisson caduc, elle va se réveiller et réapparaître avec les pluies d'automne.

Plante sarmenteuse atteignant 2 à 3 m à maturité, elle va utiliser ce support qui lui évitera de s'affaisser au sol – car elle est capable

de poursuivre ainsi sa croissance et de fleurir même à terre.

Si l'hiver est sec, il faudra l'arroser, et s'il fait froid il faudra la protéger. Comme toute plante venant des Canaries, sa floraison et la durée de celle-ci seront compromises si les extrémités gèlent.

Elle fleurit en janvier et février, en grosses clochettes campanulées pendantes, d'un orange nuancé. Il y en a des claires et des foncées. Elles sont soulignées de veinules.

Ces fleurs ne sont pas parfumées, mais « c'est un sourire qui fleurit l'hiver »...



Floraison hivernale...



... et en habit d'été. Le « bulbe » peut être impressionnant.

L'Amérique du Sud est le pays des beaux *Tropaeolum*. On rêve tous du mythique *azureum* du Chili (région de Santiago). Peu rustique (on ne le trouve pas au-dessus de 800 m), il n'est pas facile à cultiver chez nous. Dino conseille plutôt *pentaphyllum* : c'est le plus intéressant, et il ne déçoit jamais. Sa rusticité le garantit dans le temps. Dans son pays d'origine, on le rencontre jusqu'à 1 200 m.

Bulbeuse vivace généralement très volubile, cette capucine tubéreuse sera plantée en septembre. Elle doit être installée à mi-ombre. Ses feuilles, composées-palmées, à cinq folioles comme son nom l'indique, grillent au soleil du Midi. Elle se portera à merveille au pied d'un *Thuja*, d'un *Juniperus*, ou même d'un *Taxus*, un peu d'acidité lui convenant très bien. Elle est aussi intéressante pour égayer une haie de cyprès, son cycle de floraison et sa disparition en été s'accordant bien avec l'entretien et la taille de la haie (mars et fin août).

Ses fleurs apparaissent parfois dès le mois de décembre, en tout cas en janvier et en février : elles sont abondantes et très décoratives : tubulaires, roses, vertes à l'intérieur avec des taches noires contrastées.

Elles ne sont pas parfumées mais devraient être comestibles comme toutes les capucines (il faudra vérifier)...

Repos estival complet sans arrosage.



Tropaeolum pentaphyllum fleurira en janvier.

Enfin, un *Fuchsia* qui fait le contraire de tous les autres : il aime le soleil et fleurit en hiver en épis dressés.

Fuchsia arborescens est un arbuste persistant originaire du Mexique, sa rusticité est de -3° , -5° , il lui faut une température positive dans la journée.

Planté au printemps dans une terre bien drainée, il supporte tout sol de jardin et pousse assez vite, pour atteindre environ 2 m.

Sa floraison, rose fuchsia comme de juste, est spectaculaire, et a l'abondance de celle du seringat. Elle s'étale d'octobre à avril, ce qui fait tout son intérêt. On l'appelle aussi « fuchsia lilas ».

Est-elle parfumée ? Non, elle est juste belle... Des fruits bleu foncé décoratifs vont suivre. Ils tachent comme de l'encre.

On ne taille pas le fuchsia arborescent, on peut faire une légère mise en forme par pincement quand il est jeune et le structurer discrètement après la floraison.

Merci, Dino, pour ton accueil !



Hybrides spontanés de *Chamaedorea* rustiques Observations au jardin *L'Oasis* dans les Pyrénées-Orientales

– Pierre Bianchi –

Résumé : Des hybrides entre les deux espèces de *Chamaedorea* les plus rustiques, *C. radicalis* et *C. microspadix*, peuvent se former spontanément, et assez rapidement, lorsque ces espèces sont cultivées à proximité dans un jardin. (A propos de quelques cas d'hybrides *C. microspadix* x *C. radicalis*, i. e. de pollen de *C. microspadix* ayant fertilisé des fleurs femelles de *C. radicalis*.)

Je me suis un peu tardivement, vers les années 1998-2000, mis à cultiver des *Chamaedorea*, en commençant par les plus rustiques : *Chamaedorea radicalis* et *C. microspadix*. Dès 2004, j'ai obtenu des graines et les ai semées.

Jusqu'à l'année 2008, je constatais, comme P.-O. Albano, que même cultivés à proximité les uns des autres une dizaine d'années consécutives, *Chamaedorea radicalis* et *microspadix* donnaient, dans mes semis étiquetés, des lignées qui semblaient pures, de l'une ou l'autre espèce. Pour donner une idée de la promiscuité des espèces, mon coin subtropical mesure environ 6 m sur 10 m, avec trois très hautes touffes de *C. microspadix* mixtes (2,50 m à 4 m de haut, chacune comprenant des plantes mâles et femelles) intriquées dans douze à quinze *C. radicalis*, principalement, mais non exclusivement, de sexe femelle (voir photo du coin dit « subtropical ombré »). Cette absence d'hybridation était un peu curieuse, car les deux espèces sont à la fois botaniquement et physiquement très proches, et leur floraison coïncide souvent ; elle était très pratique pour étiqueter sans arrière-pensée ses propres semis ou la fourniture de graines aux amis ou à la banque de graines des Fous de Palmiers.

L'été suivant (2009), en repotant des semis de 4 ans étiquetés *C. radicalis* provenant des infrutescences locales des *C. radicalis* femelles, je remarquai sur certains plants des feuilles plus



Culture en mélange de *Chamaedorea* ; au premier plan, *C. microspadix*, dominant au fond un groupe de *C. radicalis*.

ternes, plus étroites, et d'autres éléments qui, mis bout à bout, montraient qu'il s'agissait de palmiers différents du *C. radicalis* habituel. L'hybridation spontanée de ces deux espèces devait être envisagée, et j'en avertis la banque de graines.

En effet, si j'ai essayé maintes fois, sans succès, d'hybrider mon *C. klotzschiana* femelle avec des inflorescences mâles de *C. radicalis*, je ne suis jamais intervenu dans la pollinisation de *C. radicalis* et *microspadix*. Je pense que je n'ai pas encore trouvé d'hybride inverse du fait de l'intrication des plantes des deux sexes dans les touffes de *C. microspadix*, laquelle favorise une pollinisation normale de cette espèce, d'autant plus qu'elle est beaucoup plus haute que *C. radicalis*, mais aussi par le fait que je sème peu cette espèce. Je me suis adapté au fait que la plupart des demandes de plants de *Chamaedorea* émanent d'amateurs cultivant dans des jardins trop froids pour la culture de *C. microspadix*, et leur fournis donc des *C. radicalis*.



Chamaedorea et épiphytes, ambiance subtropicale.

Voici les descriptions et les éléments illustrés conduisant à montrer l'hybridation.

Notons que ma rigueur (ou ma manie, pour ma femme), que je conseille aux semeurs – étiquetage minutieux dès le semis, rempotage des espèces proches dans des conteneurs de couleurs différentes pour les différencier même si l'étiquette a disparu – m'a beaucoup aidé à prouver ce métissage. Il faut noter que tous les plants de ce semis différaient sensiblement les uns des autres, certains semblant (ou étant véritablement) identiques à la plante mère, d'autres en différaient plus ou moins.

J'ai repoté les jeunes palmiers en sélectionnant les sujets les plus suspects d'être des hybrides (qui représentaient au moins 50 % des plants du semis de 2005) à l'été 2009 dans des pots bleus, très visibles, et ai observé la suite de l'évolution des caractères hybrides jusqu'à l'été 2010 (puis 2013, et 2014, puisque m'interrogeant sur l'usage de ces plants, ils sont restés dans leurs conteneurs, où j'ai pu poursuivre leur observation).

D. Hodel nous dit que les hybrides de *Chamaedorea* ne semblent pas exister dans la nature ; il décrit un hybride créé en Californie, qu'il nomme

Chamaedorea Alan Bredeson, entre *C. radicalis* mâle et *C. microspadix* femelle (*C. radicalis* x *C. microspadix* en respectant les règles de nomenclature), donc l'inverse de ce qui s'est produit dans mon jardin.

Rappelons que tous les *Chamaedorea* sont des plantes dioïques, *i. e.* que les fleurs mâles et femelles sont portées par des plantes différentes. D'autre part, l'aspect de ces deux espèces appartenant au même sous-genre, *Moraniella*, est très différent pour les lignées pures.

C. radicalis a des feuilles au long pétiole (50 cm ou plus de long), des pinnules nombreuses (18 à 20 en moyenne, parfois plus), d'une longueur pouvant aller jusqu'à 38 cm, d'une largeur de 30 à 32 mm, droites, de texture un peu épaisse et raide, d'un vert profond, avec des nervures très visibles et sail-lantes ; l'aspect est brillant, presque vernissé. Le tronc est assez épais, unique, court ou absent.

Alors que chez *C. microspadix*, les pétioles sont courts (7 à 15 cm), avec un rachis d'environ 50 cm ; il n'existe qu'une dizaine de paires de pinnules par feuille, de forme sigmoïde, d'une longueur maximum de 28 à 30 cm sur 40 à 50 mm de large, de texture fine et souple, d'un vert tendre et mat. Après quelques années (3 à 6 ans), des rejets naissent du collet de la plante, qui commence à former une touffe.

Le feuillage de mes hybrides est intermédiaire entre les deux espèces : par rapport à *C. radicalis*, les pinnules, d'un vert plus pâle et terne, sont toujours plus étroites, parfois moins nombreuses, et les pétioles sont plus courts chez *C. radicalis*. Mais l'allure générale de la plante métissée varie beaucoup, elle peut être plus proche de celle de l'un ou de l'autre des parents. Les hybrides penchant du côté de *C. radicalis* semblent les plus nombreux. On le constate sur la photo d'un échantillon non pris au hasard, de plants d'un semis de *C. radicalis* de même âge, 5 ans), avec à gauche *C. radicalis*, à droite *C. microspadix*, encadrant les pots bleus de deux hybrides, celui de centre gauche étant plus semblable à *C. radicalis*. Dimensions mesurées en juin 2014 sur des plants de 9 ans : stipe 1,50 m de haut et très étroit (10 mm) de diamètre uniforme du bas en haut ; feuilles : pétiole 20 cm, rachis des feuilles 40 cm, pinnules légèrement moins longues que *C. radicalis* – 28 cm au maximum –, les pinnules les plus longues étant les plus axiales, avec diminution de leur longueur vers l'extrémité du rachis, très étroites – 10 mm, au nombre de 20, ou à peine inférieur à 20 (ce qui est très voisin de *C. radicalis*). La base du stipe est élargie et horizontale.



Comparaison de deux *Chamaedorea* hybrides (pots bleus centraux) avec des *Chamaedorea* de même âge, à gauche *C. radicalis* et à droite *C. microspadix* avec rejet.

L'hybride de centre droit est plus proche de *C. microspadix*. Dimensions après 9 ans de culture depuis la graine : stipe 70 cm de haut et 15 mm de diamètre à la base, devenant plus étroit (10 mm) en haut ; feuilles : pétiole 8 cm de long, rachis 33 cm, pinnules droites mais courtes (15 cm pour les plus longues) et étroites : 20 mm pour toutes les pinnules, à peine plus nombreuses que 10 et donc que celles de *C. microspadix*. Le stipe est élancé et étroit, mais unique, sans rejet (ce caractère persiste en 2014).

Pour ce dernier hybride, il faut noter l'absence de production de rejets, alors que le *C. microspadix* de même âge commence à en faire, ce qui concorde avec les observations de D. Hodel tendant à prouver que le caractère « stipe solitaire » est génétiquement dominant.

Ces hybrides étaient dès le départ plus vigoureux et développés que les espèces type (vigueur d'hybrides), ce qui est visible sur la photo, même si cet aspect a été, hélas, un peu faussé par le rempotage en pots légèrement plus profonds que les espèces pures.

Après 8 ans de culture, mes hybrides n'ont toujours pas fleuri.

La floraison est intervenue la 9^e année, fin mai 2014.



Détail des feuilles des *Chamaedorea* précédents, qui montre la variation morphologique de *C. radicalis* à gauche à *C. microspadix* à droite.

Ces constatations, conformes aux données de la littérature, nous permettent de cultiver une espèce hybride de plus, l'aspect étant très variable, et la principale différence avec les parents étant l'étrécissement des pinnules, qui n'atteignent que 20 mm de large pour les hybrides aux pinnules les plus larges, et souvent seulement 10 mm. On peut envisager soit d'opter pour la culture de toute une gamme montrant cette variabilité, ce que je vais faire dans un emplacement spécialement dédié du jardin, soit de choisir les hybrides qui plaisent le plus. Ces hybrides semblent légèrement moins résistants au froid que *C. radicalis* pur et peuvent montrer quelques débuts de dégâts foliaires en dessous de -5 °C.

N'ayant, dieu merci, pas subi d'hiver exceptionnel ces dernières années, je ne peux dire ce qui se passera en cas de froids plus intenses. La résistance au vent est supérieure à celle de *C. microspadix* ; elle est peut-être liée à l'étrécissement des pinnules, faisant moins prise au vent.

Sauf à regrouper plusieurs plants pour former artificiellement une touffe, on ne peut compter sur un hybride en touffe plus rustique que *C. microspadix*, car ces hybrides ne semblent pas émettre de rejets.

Par contre, cela nous impose de séparer les espèces en groupes purs, suffisamment espacés, ou à effectuer une pollinisation artificielle si on désire obtenir des *C. radicalis* non hybrides, puisque cette hybridation survient rapidement, en quelques années, lorsque les deux espèces cohabitent. D'ailleurs, depuis que mon œil s'est aguéri, il me semble que beaucoup de *Chamaedorea* étiquetés *radicalis*, dans les jardins ou à la



Plantation de *Chamaedorea* hybrides proches de *C. radicalis*, avec protections contre les lapins.

vente, ont des pinnules très étroites et sont en fait des hybrides. La diffusion de ces espèces à partir de graines obtenues dans les jardins européens en est sans doute la cause.

Ces constats semblent également confirmer l'hypothèse de P.-O. Albano, selon laquelle certains *C. radicalis* caulescents à feuilles courtes et pinnules étroites seraient des hybrides.

Pierre Bianchi

Post-scriptum :

Fin mai 2014, mes hybrides ont produit leurs premières inflorescences ; toutes sont mâles.

Sur l'hybride le plus grand, plutôt plus proche de *C. radicalis* que de *C. microspadix*, l'inflorescence est très courte (pédoncule de 15 cm de long, se divisant en 6 pédoncules secondaires de 9 cm de long).

La fleur, également mâle, du *Chamaedorea* hybride plus proche de *C. microspadix* est de plus grande taille : son pédoncule fait 30 cm de long et se divise en 4 pédoncules secondaires de 15 cm.

Bibliographie

- D. R. Hodel, *Chamaedorea palms: The Species and Their Cultivation*, the IPS / Allen Press, 1992, ISBN : 06935868-56-9.
- P.-O. Albano, « Son Altesse *radicalis* », *Le Palmier*, n° 53, décembre 2007, p. 8-9.

Lettre de mon jardin du Var
Une liane à floraison parfumée :
Mandevilla suaveolens ou laxa

– Nicole Arboireau –

J'avais rencontré sa floraison blanche délicatement parfumée dans les jardins de Menton, où le gel ne sévit jamais. Je la pensais trop exotique pour le Var, jusqu'au jour où une amie m'a offert un semis, inconnu de nous deux, trouvé dans un pot d'*Anisodonthea* acheté sur une fête des plantes. Toutes deux, nous aimons ce petit plus, la prime offerte, à son insu, par le producteur local... Curieuse comme toute jardinière qui se respecte, j'ai mis en pot dans du bon terreau cette trouvaille dont nous ne savions rien ! La petite a poussé lentement, puis sa tige a commencé à s'élever en se tortillant : ce serait une grimpante, c'est sûr, une de ces cavaleuses, une

emberlificoteuse de première, qui donnent du vécu au jardin et du travail à la jardinière !

Quand elle eut atteint 80 cm, au bout de deux ans tout de même, je lui fis une place au jardin dans un bon trou tapissé de compost et de fumier, pas loin du robinet. Je la couchai un peu, comme l'on fait avec la clématite, afin qu'elle s'appuie sur le mur garni de vigne vierge.

Le temps passa ; occupée par de nouveaux essais, de nouvelles découvertes, je l'oubliai...

Un matin de fin juin, alors que j'entamais mon rituel tour de jardin, le bol de café à la main, je levai le nez vers le toit et découvris un bouquet





de grosses trompettes blanches émergeant de la frange de vigne vierge. C'était bien une liane, et parfumée de surcroît ! Une petite recherche internet pour confirmer mon identification de jardinière amateur, c'était bien la belle *Mandevilla suaveolens* ou *laxa*, nommée aussi jasmin du Chili. Ce fut la première plante de son genre à être connue en Europe, rapportée en Angleterre par un diplomate, Henri Mandeville (1773-1861).

La floraison est continue de juillet à mi-octobre dans mon jardin, jamais énorme mais régulière. Le feuillage est persistant, mais peut tomber en cas de froidure. Elle a supporté quatre jours de neige en 2012.

Dès les fleurs terminées, de longues gousses vertes accolées par deux pendent, et ne libèrent leurs graines qu'en fin d'hiver. Ces graines sont ornées de plumets soyeux qui s'envolent à tous vents. Cette année, je les ai semées en avril en terrine. Semis 100 % réussis car, en août, j'ai pu repiquer soixante-dix-huit petites mandevillas. Que vais-je



en faire ? Pas de problème, je préside une association, Les Amis des Parcs et Jardins méditerranéens, fondée il y a vingt-cinq ans pour écouler mes boutures en surnombre, et je ferai des heureux.

Elle apprécie un arrosage régulier, une terre enrichie et le plein soleil, mais accepte de pousser en sous-bois ou sous un ombrage léger : elle saura trouver la lumière nécessaire à sa floraison. Je n'ai pas essayé la bouture de tige, ni la marcotte, je ne puis donc rien en dire !

Chez moi, elle fleurit sur la pergola et sur le toit mais ne dépasse pas les 4 mètres. Son parfum surprenant se dégage légèrement après une chaude journée, mais seules les fleurs à hauteur de nez ont cette odeur prégnante et un brin racoleuse qui divise les jardiniers toujours prêts à débattre des qualités et des défauts de toute plante ! Moi, je l'aime.

*

Retour sur *Lagunaria patersonii*

Une nouvelle observation concernant *Lagunaria patersonii* présentée dans le numéro 3 :

J'ai bouturé en octobre un petit rameau latéral dans un pot, comme un simple bout de géranium. Il a passé l'hiver sans faner, et, au printemps, j'ai eu le plaisir de voir des feuilles pousser et des racines tapisser le godet. Le pot a passé l'hiver dehors, mais je pense que les boutures traitées par des professionnels et avec un peu de chaleur de fond doivent pousser bien plus rapidement.

Visite du Logan Botanic Garden Port-Logan, Ecosse

– Jean-Michel Dupuyoo –

Le Jardin botanique de Logan est situé à l'extrême Sud-Ouest de l'Ecosse. Du fait de sa situation géographique, il est présenté comme étant le jardin écossais le plus subtropical. En effet, localisé sur le Rhins de Galloway, péninsule en forme de marteau entourée des eaux de la mer d'Irlande, ce jardin profite d'un climat régional particulièrement tempéré. Celui-ci se caractérise par la rareté des extrêmes de température et par une pluviométrie importante, bien répartie tout au long de l'année. Il pleut plus d'un jour sur deux lors des années sèches, et davantage durant les années normales! Bien que le gel soit commun, le record de froid n'a été que de $-10,5$ °C en décembre 1985. Cette valeur, comparée à la latitude des lieux – un peu plus de 54° N –, est tout à fait remarquable. Aussi le Jardin botanique de Logan présente-t-il une extraordinaire collection de plantes acclimatées, notamment australiennes, néo-zélandaises, sud-africaines et macaronésiennes.

Bienvenue à « Logan »

Dès 1869, les premières exotiques ornementales y font leur apparition sous la forme d'eucalyptus introduits par la maîtresse des lieux, Agnes Buchan-Hepburn. Ses deux fils – les frères McDouall – vont perpétuer la passion de leur mère et devenir des connaisseurs reconnus en leur temps. De leurs voyages de par le monde, ils ramèneront de nombreuses graines, et ils obtiendront bien d'autres espèces récoltées par de célèbres chasseurs de plantes. Ils laisseront leur empreinte, et sont notamment à l'origine de la plantation d'une allée de soixante *Cordyline australis* au sein du Walled Garden. Beaucoup de ces arbres subsistent encore!

Bien plus tard, durant la Seconde Guerre mondiale, le jardin subira une période de négligence, et ce n'est qu'en 1949 qu'un nouveau propriétaire s'investit pour réhabiliter les lieux. Ce nouvel élan sera de courte durée, puisqu'il



Cordyline australis.

sera stoppé net par la mort dudit propriétaire quelque dix années plus tard. C'est en 1969 que les six hectares de terrain comprenant le jardin, les bois environnants et les vestiges d'un château médiéval seront cédés à l'Etat et que leur gestion sera confiée au Jardin botanique d'Edimbourg. Depuis lors, des travaux de restauration ont permis de redonner leur splendeur aux créations paysagères des XIX^{e} et XX^{e} siècles.

Ce jardin exotique s'est tout au long de son existence enrichi de nombreuses espèces. Les botanistes et jardiniers qui y travaillent en ont fait un véritable jardin botanique où la rigueur scientifique cohabite avec l'esthétique. « Logan » est ainsi devenu un jardin unique, qui prouve que, même à hautes latitudes, il est encore possible de faire triompher l'exotisme !

Composition paysagère et horticole

Le cœur du jardin est un espace ceinturé d'un mur de 4,5 mètres de haut. Ce jardin est nommé le « Walled Garden ». Cet aménagement de grande envergure crée un microclimat que les Écossais qualifient sans hésitation de « subtropical ». Ce microclimat est la résultante d'une exposition ensoleillée et de la protection apportée par une ceinture boisée périphérique. Il faut dire que les plantes doivent être protégées non seulement du froid et du gel susceptibles de frapper de novembre à mi-avril, mais aussi du vent et des embruns. Néanmoins, les épisodes de froids extrêmes ne sont pas inconnus, et durant l'hiver 1995-1996, plus de 500 espèces ont été perdues après plusieurs nuits frôlant les -10 °C . L'hiver 2010-2011 a apporté une vague de froid qui a vu le mercure demeurer sous 0 °C pendant quatre semaines, avec une valeur minimale de $-8,2\text{ °C}$. Le Walled Garden reçoit une collection importante de plantes exotiques, dont beaucoup ne peuvent survivre ailleurs en Écosse. Certaines sont seulement cultivées en pleine terre durant la belle saison et passent l'hiver sous forme de boutures à l'abri d'une serre. Mais beaucoup ont résisté aux épisodes les plus froids depuis plus d'un siècle.

Des arbres mexicains, australiens ou encore chiliens ont trouvé les conditions idéales au sein de la zone boisée qui borde le Walled Garden. Ils atteignent des développements importants et jouent parfaitement leur rôle de protecteurs en coupant les vents froids qui s'attaquent inlassablement au jardin. La rencontre avec un *Wollemia nobilis* de



Wollemia nobilis.

belle dimension confirme que ce conifère relique est bien plus à son aise en Écosse que dans le Sud-Est de la France. Les *Araucaria araucana* sont, comme à leur habitude, majestueux. La surprise se renouvelle devant une collection d'eucalyptus qui semblent bien s'accommoder de la fraîcheur estivale – rappelons que le record de chaleur a été de $+27,7\text{ °C}$ durant l'été 2006.

Les terrasses sont aussi un secteur privilégié où les plantes nécessitant des conditions plus chaudes et sèches sont cultivées. On y croise notamment de magnifiques Broméliacées comme *Ochagavia carnea*, ou des Restionacées. Mais aussi *Tetrapanax papyriferum*, dont les feuilles magnifiquement découpées n'ont pas d'équivalentes, sauf peut-être celles de *Schefflera taiwanensis*, également à son aise ici. À l'opposé de ces conditions, les gunneras (*Gunnera manicata*) profitent d'une légère dépression et d'un sol marécageux pour atteindre des dimensions incroyables.

Plusieurs espèces de fougères trouvent les conditions idéales à leur développement. Les espèces arborescentes marquent le visiteur – il s'agit bien entendu des végétaux mis à l'honneur sur l'ensemble de la documentation du jardin. Ainsi *Dicksonia antarctica* est représenté par de nombreux sujets de grandes dimensions. Plus inhabituel, *Cyathea medullaris* est cultivé à proximité du



Vue du mur ceinturant le Walled Garden. Au fond, un bel exemplaire d'*Araucaria araucana*.



Massif de *Gunnera manicata*.

mur de protection du Walled Garden – en effet, les témoignages des amateurs indiquent que cette espèce a une rusticité limitée (voir l'article de Sheila Tiffin dans *PlantExoticA* n° 3, ainsi que celui de Paul Spracklin dans le présent numéro). Enfin, la surprise vient d'un groupe de *Cyathea dregei* cultivé à proximité de la serre. Cette espèce sud-africaine, réputée difficile de culture, se trouve ici en plein soleil, sans l'abri d'une quelconque canopée. Enfin, deux espèces de *Blechnum* nous rappellent plusieurs discussions qui animent le forum de la SFA. Il s'agit de *Blechnum palmiforme* et de *Blechnum cycadifolium*.

L'amateur d'exotiques sera frappé par les belles cordylines : bien entendu, les grandes et anciennes *Cordyline australis*, dont certaines ont des dimensions inconnues de nos jardins méditerranéens, *Cordyline banksii*, cultivé à l'abri de la végétation, tout comme les impressionnants sujets de *Cordyline indivisa*. Les photos de ces espèces nous dispensent de plus de commentaires.

Il faut aussi parler du magnifique groupement de *Trachycarpus fortunei* qui donne le ton dès que le visiteur pénètre dans le jardin – nous aurions



Cordyline indivisa.

peut-être dû commencer par là cet article... Enfin, une serre présente une belle collection de Protéacées, de bruyères sud-africaines et de pélargoniums trop frileux pour être cultivés en extérieur.

Des plantes remarquables !

Plus de 1 800 espèces sont cultivées, et notre visite d'août 2014 ne nous permettra pas d'en épuiser l'intérêt. Vous trouverez cependant plus de photos de Logan sur notre Forum (réservé aux adhérents SFA). Souhaitons qu'elles achèveront de vous convaincre que « Logan » est un jardin extraordinaire, et vous donneront l'envie de le visiter.



De gauche à droite : *Cyathea dregei*, *Blechnum palmiforme*, *Blechnum cycadifolium*.

Résultats préliminaires d'acclimatation

Blechnum cycadifolium

Premières expériences de culture en climat tempéré (France, Royaume-Uni et Japon) et comparaison avec d'autres espèces de *Blechnum*

– Témoignages rassemblés par Pierre Bianchi –

S'il est passionnant de multiplier une plante belle et originale, ce n'est que la première étape avant de la livrer au microclimat de son jardin. Voici les résultats de culture que nous avons pu réunir à propos de cette fougère superbe et rare.

FRANCE, CLIMAT OCÉANIQUE

Ile de Ré, Patrick Bouraine

Je n'ai pas une grande expérience avec *Blechnum cycadifolium*. J'ai acquis deux jeunes plants en 2012. J'en ai perdu un il y a un an, sans raison apparente ; le deuxième, dans son pot, avait une croissance normale, sans plus.

Je ne l'ai rempoté qu'une seule fois, et sans doute dans un pot trop petit.

Il a passé un hiver très pluvieux dehors (température minimale – 2 °C sans protection). Il a passé tout l'été 2013 à l'ombre avec mes orchidées en pot ; pas d'engrais rajouté. Je l'ai planté en pleine terre ce printemps 2014, et il est en pleine forme pour l'instant. Après une croissance



B. cycadifolium dans le jardin de P. Bouraine avant plantation...



... et après plantation, le 12 octobre 2014.

régulière de la mi-avril à début août, il s'est mis au repos pendant un mois et demi. Une nouvelle fronde vient d'apparaître...

Je ne peux comparer son comportement avec d'autres fougères, car la tempête Xynthia, avec le sel qu'elle a déversé, a mis à mal toutes celles que j'avais jusque-là, en particulier les *Dicksonia antarctica*, *fibrosa*, *squarrosa* et *sellowiana*, *Cyathea australis*, *dealbata*, et *Lophosoria quadripinnata*.

Région nantaise, Jérôme Boiziau

Climat : L'hiver, des températures de – 5 °C surviennent à peu près tous les ans, – 8 °C les hivers froids.

L'été, il fait un peu plus chaud ici qu'à Nantes. L'effet de la Loire et de l'estuaire se fait moins sentir – ce n'est pas pour rien qu'il y a des cultures de vigne aux alentours. Il peut faire chaud lors d'épisodes assez courts, parfois plus de 30 °C pendant trois ou quatre jours, avec de nombreuses journées au-dessus de 25 °C. Les nuits, cependant, demeurent relativement fraîches.

Les relevés météo pour Nantes, station la plus proche, montrent que les maxima courants sont

de 24,8 °C en juillet et de 25 °C en août, le record étant de 40,3 °C en 1949 et 39,2 °C en 2003 (insupportable ici sans vent ; nous avons souffert).

Acclimatation : J'ai acquis deux jeunes sujets en godet en Angleterre en 2011.

Rapidement rempotées, les fougères ont eu dès le début une croissance soutenue. Elles émettent en effet deux séries de frondes dans la saison : une assez tôt en avril (bien avant *Blechnum*



En 2011 dans le jardin de J. Boiziau.



A l'été 2013.



magellanicum) et une seconde en fin d'été, avec le retour de la fraîcheur. En effet, *B. cycadifolium* ne semble pas aimer les grosses chaleurs, mais résiste assez bien à un oubli d'arrosage et à une exposition à mi-ombre (elle supporte le soleil non brûlant).

Soins : cette fougère est exposée à mi-ombre pendant la belle saison, en gardant le terreau toujours humide (arrosage tous les trois jours) et avec des aspersion régulières pendant l'été. Elle n'a jamais eu d'engrais. Elle a été rempotée trois fois depuis son arrivée, car le système racinaire est très dense et remplit vite le pot.

Résistance au froid : Durant l'hiver 2012-2013, elle était sous tunnel plastique ; elle a connu plusieurs gelées et de nombreux jours assez froids – jusqu'à – 4 °C sans dégâts notables. J'ai agi de même l'hiver dernier, mais celui-ci a été très doux.

Un des deux plants a été récemment cédé à un collectionneur. Celui qui me reste est en pot et sera livré à la pleine terre quand j'aurai déménagé.

Somme toute, la croissance de cette fougère est assez rapide, et sa culture vraiment facile en climat océanique, le facteur limitant semblant bien



Avec ses nouvelles crosses, en 2014.



B. cycadifolium à droite, *B. magellanicum* au premier plan, *B. novae-zelandiae* avec jeunes feuilles rougeâtres : toutes ces espèces apprécient le climat nantais.

être la chaleur l'été ; à titre de comparaison, dans les mêmes conditions, *Blechnum discolor* est bien plus difficile de culture.

Blechnum cycadifolium est vraiment une espèce magnifique, et très esthétique.

FRANCE, CLIMAT MÉDITERRANÉEN

Plaine du Roussillon, près de Perpignan, Pierre Bianchi

Reçus au milieu du printemps 2011, les godets de *B. cycadifolium* sont repotés dans un substrat aéré et riche en matière organique, et placés à mi-ombre.

Ils bénéficient pratiquement tous les jours d'une aspersion du feuillage et poussent de façon satisfaisante pendant un mois et demi. Dès l'arrivée des grosses chaleurs (plus de 28 °C le jour, et nuits tièdes à 18-20 °C), à la mi-juin, les fougères arrêtent de pousser : elles sont placées davantage à l'ombre ; arrosées, elles refont une ou deux frondes rabougries en automne. Elles sont soumises à environ -3 °C l'hiver 2012-2013, en situation abritée, dehors, sans dégâts. Elles ont énormément de mal à redémarrer le printemps



B. cycadifolium après 3 semaines en culture dans le jardin de P. Bianchi, avant que la chaleur de l'été les tue.

suivant, perdent des frondes pendant l'été et finissent par se dessécher et mourir en automne. Les tests avec d'autres *Blechnum*, tels que *B. spicant* (fougère autochtone récoltée en haute Ariège), *B. magellanicum* et *B. novae-zelandiae* (jeunes plants) s'étaient également soldés par des échecs en été, malgré des arrosages suivis. Le seul *Blechnum* à bien se comporter dans le jardin, à l'ombre, est *B. chilense* : dans les mêmes conditions, il forme un groupe s'étoffant chaque année. *B. tabulare* reste à tester, car il est supposé résister aux chaleurs estivales. Il a été planté en fin de printemps 2014 et ne semble en effet pas incommodé par les premières chaleurs ; mais il a peu poussé – ce qui est difficile à interpréter, car il s'agit d'un rejet fraîchement détaché d'une grosse plante.

Il est à noter qu'un autre amateur de la zone méditerranéenne, près de Marseille, signale : « Je n'ai pas testé *B. cycadifolium*, j'ai perdu un beau *B. brasiliense*, par excès de chaleur, je suppose. Pour le moment, seuls les *Blechnum novae-zelandiae* prospèrent, mais je n'ai que deux ans de recul. » Ce qui semble également confirmer une certaine aversion des *Blechnum*, de climats à été frais, pour la chaleur estivale.

ANGLETERRE

Constats relevés sur le forum « Growing on the edge », sujet « *Blechnum cycadifolium* dehors ou dedans ? » (*B. cycadifolium out or in ?*) :

Londres, Chris Callard

A Londres, le *B. cycadifolium* a traversé l'hiver avec juste quelques petits dégâts sur les feuilles.

Je l'ai protégé avec un pot la nuit où la température est tombée à -8°C , sinon il n'a bénéficié d'aucun traitement de faveur.

(The B. cycadifolium came through the winter with just a few blemishes – I bottled it the night it dropped to -8°C and put an inverted pot over it but other than that it received no preferential treatment.)

Kev Spence, près de Loughborough (Midlands, climat plus froid que Londres)

Les *B. cycadifolium* ont subi des températures inférieures à -8°C , et ils sont morts.

Contact direct :

Simon A., jardinier du Jardin botanique d'Edimbourg

Le bel exemplaire de *B. cycadifolium* que j'y avais vu dans une rocaille, l'été 2009, est mort au cours d'un hiver rude, malgré la mini-serre individuelle de polycarbonate et le paillage de feuilles qui étaient mis en place chaque hiver. Un rejet semble survivre. La saison froide est très humide dans les Highlands d'Ecosse, et deux mauvais hivers se sont succédé : 2009-2010 (minima de -7°C) et 2010-2011, où la température était tombée à $-10,1^{\circ}\text{C}$. Il est à noter que le minimum minimorum à Edimbourg sur cent ans a été de $-15,5^{\circ}\text{C}$, en 1975.

Actuellement, ce jardin botanique cultive un autre exemplaire, protégé l'hiver, au sein de l'espace réservé aux plantes du Chili. Semé en 2004 et mis en place en 2012, c'est probablement le *B. cycadifolium* poussant en extérieur à la latitude la plus septentrionale : 56° de latitude nord.

Ce jardin cultive d'autres espèces de *Blechnum*, telles que *B. chilense*, *B. magellanica* et *B. tabulare*, poussant dans la même zone que *B. cycadifolium*.



B. cycadifolium au Jardin botanique d'Edimbourg, avant que le gel de l'hiver le tue.

Ces plantes ne sont pas protégées l'hiver, et *B. chilense* a survécu aux derniers mauvais hivers. Si toutes ces espèces de *Blechnum* poussent au Logan Botanic Garden sans protection hivernale, c'est grâce à la douceur des côtes réchauffées par le système du Gulf Stream (latitude 54° 90).

JAPON

Rapport de Tom V., Sud de l'île de Kyushu, latitude 33° 60' nord (relevé sur le forum précédemment cité)

Climat subtropical de mousson, avec étés humides mais chauds, hivers frais, minima fréquents de -2°C , parfois -4°C , chutes de neige fréquentes et abondantes. Pluviométrie moyenne de 1 500 à 2 500 mm/an, surtout en été mais sans saison sèche. Hygrométrie le plus souvent de 70 %. Un climat qui semble idéal pour les fougères ; mais, pour subsister, celles-ci doivent être non seulement assez rustiques au froid, mais aussi à la chaleur de l'été.

Essais avec *B. cycadifolium* : deux jeunes plants ont été brûlés dès leur premier été ; l'un est mort, l'autre a survécu, a facilement passé un hiver, puis est mort pendant l'été suivant.

Autres *Blechnum* essayés : *B. spicant* v. *nipponicum* : mort durant l'été.

B. gibbum : semble craindre l'humidité atmosphérique nipponne, puis meurt dès le premier hiver.

B. tabulare : passe bien les étés comme les hivers, mais pousse lentement, probablement du fait qu'il a été planté à l'ombre dense.

Je n'ai pas essayé les *Blechnum* de régions à étés frais comme ceux de Nouvelle-Zélande ou du Chili.

Premières conclusions

Ces quelques essais montrent que *B. cycadifolium* est adapté aux climats océaniques à étés frais et peut résister l'hiver à -4°C sans protection et -8°C avec protection sommaire. Au-delà de -8°C , sa survie est en jeu. Il est agressé par la chaleur (au-delà de 25°C , même en climat humide de mousson, et de façon très importante en climat méditerranéen). Son comportement est donc bien marqué par son origine insulaire. En France, les succès seront possibles en Bretagne et Normandie côtière. Les essais devraient y être encouragés, comme ceux d'autres espèces, telles que *B. magellanicum* ou *B. novae-zelandiae*.

Acclimatation à croquer

Asimina triloba

Une expérience de culture en région lyonnaise

– Fabien Archimbaud –

Nom scientifique : *Asimina triloba*

Noms vernaculaires : Pawpaw, Indian banana, asiminier

Famille : Anonaceae

Rusticité : Cultivable en zones USDA 5 à 9 (résistant à - 25 °C, voire – 30 °C).

Cultivars : De nombreux cultivars existent. L'université d'Etat du Kentucky procède à des études poussées pour évaluer leur intérêt. La plupart de ces cultivars nécessitent une pollinisation croisée, c'est-à-dire qu'il faut plusieurs arbres de cultivars différents pour les faire fructifier. Il existe cependant, à ma connaissance, trois cultivars autofertiles : 'Prima 1216', 'Georgia' et 'Sunflower'.

Origine

Amérique du Nord, plus précisément tout l'Est des Etats-Unis, du Nord de la Louisiane et de la Floride jusqu'à l'Ontario et le Sud du Québec. Le fruit de cet arbre est le plus gros fruit endémique d'Amérique du Nord.

Description

Arbuste pouvant atteindre 6 m de hauteur pour 6 m d'étalement, de forme plutôt arrondie à légèrement pyramidale. Ses feuilles sont simples, alternes, de forme allongée, de 20 à 30 cm de long sur 10 à 15 cm de large. Ses fleurs sont rouge sombre à noir, en forme de cloche, et apparaissent au printemps (avril) juste avant les feuilles, qui sortent assez tardivement (fin avril).

Culture

Dans son habitat naturel, cet arbuste pousse généralement en sous-bois humide, mais il peut être cultivé en plein soleil si on prend la précaution de protéger son feuillage du soleil direct pendant la première année après le semis. L'arbuste a des besoins en eau d'environ 800 mm/an, notamment pendant la période estivale, où un système d'irrigation est obligatoire sous climat sec (de

type méditerranéen). Il affectionne un sol frais, humifère, acide, mais tolérera également des sols plus ingrats (argileux ou sableux), même légèrement alcalins. L'arbuste et son fruit ne sont pas sensibles aux maladies ni à aucun insecte connu (son bois contient d'ailleurs un insecticide naturel). Afin de fleurir correctement, cet arbre a besoin d'environ 400 unités de froid (1 unité de froid = 1 heure en dessous de 7 °C) ; c'est pourquoi, dans les zones à hiver très doux, on risque de ne pas obtenir de



Asimina triloba 'Prima 1216'. L'Eden des Gones, septembre 2014.



A gauche : Détail d'une floraison. L'Eden des Gones, avril 2014.

A droite : Fruit sur l'arbre (cultivar 'Prima 1216') à quasi-maturité. L'Eden des Gones, septembre 2014.

fructification. Les besoins en chaleur estivale sont modérés, et il doit être possible de faire fructifier cet arbre à peu près partout en France, hors zone montagnarde. Le système racinaire de l'asiminier est très fragile. Il est donc impératif de le planter directement à son emplacement définitif (la transplantation est en général fatale) et d'être très précautionneux lors du dépotage et de la mise en terre, afin de ne pas casser de racines, en particulier la racine pivotante.

Intérêt

L'arbre en lui-même est très ornemental, notamment par ses feuilles qui lui confèrent un look indéniablement tropical. A l'automne, son feuillage devient flamboyant avant de tomber. Mais surtout, son fruit est absolument savoureux. Son aspect extérieur ressemble à une mangue de couleur verte. A maturité, sa chair possède une consistance semblable à celle d'un avocat mûr, de couleur blanche à orange (selon les variétés et le degré de maturité). Le goût est unique et très riche : mélange d'anone (ces deux fruits sont de la même famille), de fruit de la passion et d'ananas. Certains y trouvent aussi un goût de mangue et de banane. Quoi qu'il en soit, si l'arbre a un look tropical, le fruit possède également un look et un goût tropicaux. Le cultiver dans votre jardin, c'est profiter d'un arbre tout à fait original qui vous fera voyager à l'autre bout du monde. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'aux Etats-Unis même, alors que ce fruit en est originaire, il est relativement méconnu : même des jardiniers amateurs, et la plupart des gens, n'en ont jamais mangé !

Expérience de culture dans mon jardin lyonnais

Je possède à ce jour trois spécimens. Le premier, de cultivar 'Prima 1216', fut planté en décembre 2011 (il s'agissait d'un scion greffé sur asiminier



Feuillage d'automne.

de semis de 40 cm), donc quelques semaines seulement avant la terrible vague de froid de février 2012 (12 jours sans dégel chez moi, avec plusieurs minimums de -10°C et même -13°C un matin, le tout accompagné d'un vent du nord soutenu pendant quasiment toute la période). Ce fut l'occasion pour moi de constater la très bonne rusticité de cet arbuste. Sa croissance a été assez spectaculaire pour moi, puisqu'il a pris environ 50 cm par an, pour atteindre environ 2 m à l'automne 2014. Il a fleuri dès la deuxième année (printemps 2013) et donné ses premiers trois fruits en 2014 : deux d'environ 140 g et un gros de 435 g. En 2014, alors que les mois de juillet et août ont été exceptionnellement frais et arrosés, la récolte a débuté le 19 septembre. J'imagine qu'elle aurait eu lieu un peu plus tôt si l'été avait été normalement chaud. J'ajoute que je n'ai eu que peu de fruits alors que, début mai, l'arbre en portait environ une vingtaine de tout petits en formation. Quelques coups de vent violents ont eu raison d'eux en mai et juin. Les deux autres arbres (un 'Sweet Alice' et un 'Georgia') ont été plantés un an après (en janvier 2013), à seulement quelques mètres du premier, mais en

situation sensiblement moins ensoleillée ; ils n'ont malheureusement pas connu la même croissance. Le cultivar 'Georgia' n'a poussé que d'une dizaine de centimètres en 2013, et autant en 2014, avec quelques fleurs ; le cultivar 'Sweet Alice' n'a fait que végéter en 2013, et a pris quelques centimètres en 2014, mettant ses feuilles plus tardivement que les autres et les perdant avant, sans floraison. Je ne puis à ce jour pas donner d'explication sur ces différences de comportement, qui peuvent être imputables aux cultivars comme aux différences d'ensoleillement à leurs emplacements. Mais le succès du premier arbre planté ne peut que m'inciter à conseiller à d'autres jardiniers de tenter l'expérience, en dépit même du coût relativement élevé de cet arbuste à l'achat (en tout cas à l'heure actuelle). J'espère que l'année 2015 verra ces deux arbrisseaux faire une belle poussée de croissance !

Pour aller plus loin

<http://www.pawpaw.kysu.edu/default.htm>, le site internet de la Kentucky State University (KSU) dédié à l'étude des *pawpaw*.



Fruit prêt à déguster . L'Eden des Gones, septembre 2014.

A paraître

La Classification des Cactées Bientôt un livre pour enfin identifier et classer ses cactus !

– Joël Lodé –

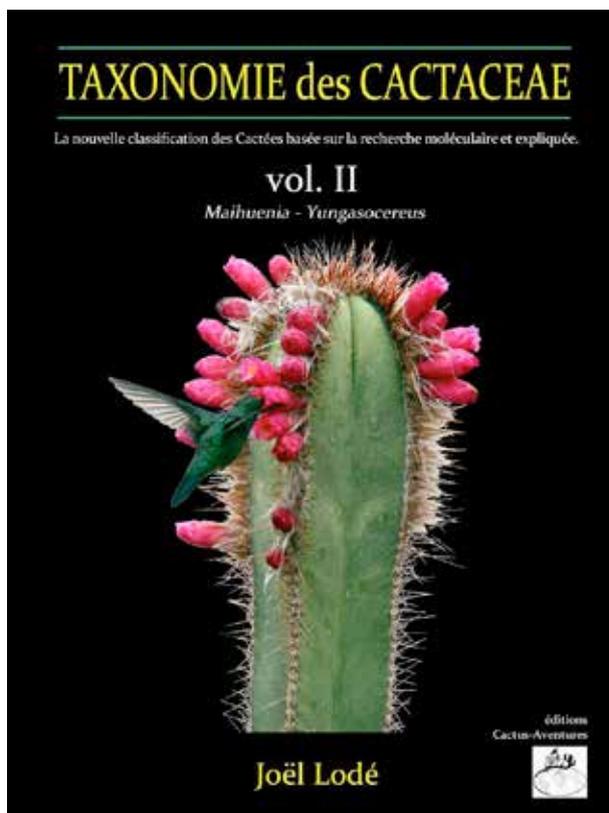
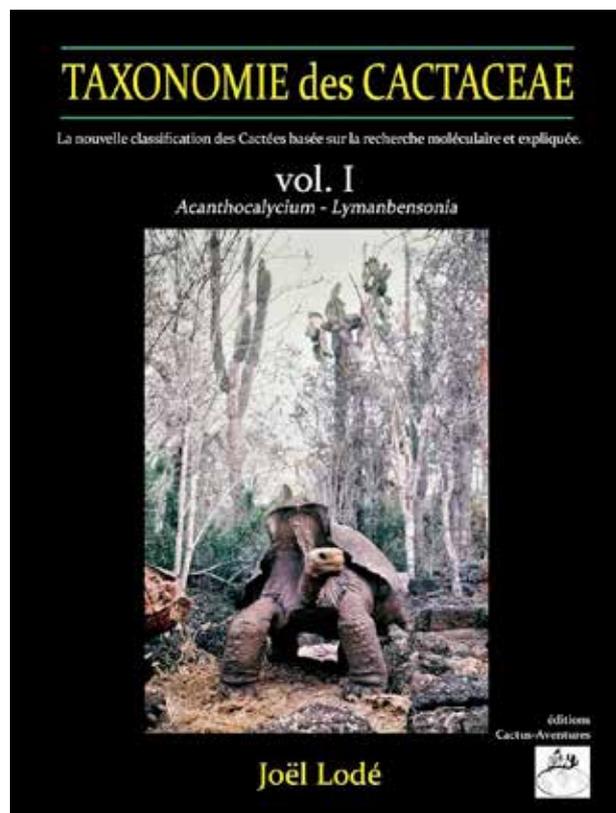
Ceux qui s'intéressent aux cactus et plantes succulentes ont tous, un jour ou l'autre, entendu parler de la passion et de l'investissement considérables de Joël Lodé à l'égard de ce groupe de plantes, et de sa revue Cactus-Aventures International. M. Lodé va publier un livre qui a la volonté de clarifier la taxonomie des cactus grâce à leur génétique. La plupart des cactophiles commencent à perdre leur latin avec la façon supposée correcte de dénommer ces plantes et de les regrouper, car elle est révisée plusieurs fois dans la vie d'un homme.

Nous espérons donc que Joël Lodé ait raison et que l'éclairage, supposé puissant et très discriminant, de cette technique contribuera à apporter, au-delà des polémiques entre auteurs, beaucoup de logique, de clarté et au moins un peu de stabilité à la taxonomie.

Depuis la dernière tentative de classification des Cactées en 2006, avec *The New Cactus Lexicon* (Hunt *et al.*), les cactophiles étaient restés sur leur faim, avec des regroupements litigieux, une taxonomie incertaine et des choix polémiques sur le retrait de nombreux taxons ou leur inclusion souvent arbitraire : un consensus sans consensus, puisque la plupart des

amateurs, mais aussi beaucoup de scientifiques de par le monde, au Mexique, au Brésil, en Argentine, ou au Pérou rejettent cette classification !

Malgré tout, sur internet, la CITES suit cette tendance au *lumping*, et le manque d'alternative fait que les nouveaux arrivants dans le monde des Cactées suivent également cette classification, basée





sur l'apparence morphologique seule, et source d'erreurs.

Pourtant, depuis longtemps, la génétique moléculaire a fait de grands pas, tant en zoologie qu'en botanique, et est utilisée comme outil supplémentaire (et souvent déterminant) dans la taxonomie. Dès 1994, les premiers essais d'études de l'ADN des Cactées sont en cours. Il sont rejetés par le Working Group de l'IOS, qui travaille de manière hégémonique sur les Cactées, car, selon eux, trop imparfaits, imprécis ou erronés. Seul, Robert Wallace, qui fait partie du groupe, arrive à proposer ses points de vues génétiques sur un genre *Opuntia lato sensu* qui doit être éclaté. Mais c'est l'exception.

Depuis 1994, de nombreux progrès ont été réalisés en matière d'étude génétique, et jusqu'à aujourd'hui les articles scientifiques se suivent et se confirment. On peut dire que toutes les familles de plantes ont été étudiées par ces moyens. Toutes, sauf les Cactées, aux mains d'un groupe de travail qui ignore de fait les avancées génétiques, ou ne les cite qu'à titre anecdotique (*The New Cactus Lexicon*, 2006).

Sans doute irrité par les critiques d'une part, et les résultats très encourageants, mais très éloignés d'autre part de sa propre vision de la famille des Cactaceae, Hunt n'hésite pas à qualifier les vues de la phylogénétique d'« approche fondamentaliste » (Hunt, *Cact. Syst. Init.* 26, 2012) !

En moins de deux ans, il va toutefois monter dans le train de la génétique, sans doute avec réticence, car il va devoir démonter peu à peu tout ce qu'il a proposé de regroupements et de synonymies au monde cactophile.

Grâce aux progrès de la génétique, nous savons désormais que *Backebergia* n'est pas *Pachycereus*, *Trichocereus* n'est pas *Echinopsis*, *Acanthocalycium* n'est pas *Echinopsis* non plus, *Sulcorebutia* n'est même pas *Rebutia*, mais *Weingartia* (priorité de nomenclature), *Borzicactus* n'est pas *Cleistocactus*, *Frailea* n'est pas une Notocactinae, certains *Pereskia* ne sont pas des *Pereskia*, *Cochemiea* n'est finalement pas *Mammillaria*, *Corynopuntia* n'est pas *Grusonia*, *Cumarinia* est bien *Cumarinia* et non *Coryphantha*, *Cintia* est *Weingartia*, *Eriosyce laui* est bien *Rimacactus laui*, *Echinomastus (pro parte)* n'est pas *Sclerocactus* (et certains *Echinomastus* ne sont sans doute pas des *Echinomastus* non plus !), *Neoporteria* n'est pas *Eriosyce*, *Reicheocactus* ne l'est pas non plus, *Melocactus* est plus proche de *Discocactus* que *Discocactus* ne l'est de *Gymnocalycium* contrairement à ce qu'on croyait auparavant, *Morangaya* n'est pas *Echinocereus*.

Enfin, comme les fleurs ornithophiles ne sont malgré tout pas un élément de distinction des genres, *Nopalea* se trouve bien au sein d'*Opuntia*, alors que *Cochemiea* n'est pas *Mammillaria*, et j'ose dire etc., etc.

Il fallait donc remettre les pendules à l'heure, regrouper tous les travaux moléculaires effectués jusqu'à aujourd'hui, et tenter de présenter un ouvrage plus en accord avec une classification utilisant tous les paramètres modernes, et non seulement la morphologie, pour proposer une nouvelle taxonomie plus proche de la réalité génétique.

Depuis maintenant six ans, j'ai, avec l'aide de nombreux généticiens, commencé ce travail dont je vous communique ici le contenu.

TAXONOMIE DES CACTACEAE

par Joël Lodé

Première classification des genres de Cactées basée essentiellement (mais pas seulement) sur la génétique moléculaire (ADN).

177 genres reconnus, environ 2 360 taxons listés (*sp.* + *subsp.*), plus de 95 % des taxons illustrés, env. 1 400 pages format A4, **en deux volumes** :

Vol. I : ***Acanthocalycium* - *Lymanbensonia*** ;

Vol. II : ***Maihuea* - *Yungasocereus***.

- **Remerciements** aux illustrateurs et participants à cet ouvrage ;
- **Prologue** ;
- **Introduction** par Fabrice Cendrin ;
- Éternelle question : **origine des Cactées** ;
- **Contrats d'assistance mutuelle : pollinisateurs et disperseurs** (tout illustré) ;
- **Classement des sous-familles, tribus et sous-tribus illustrées** ;
- **Liste des genres et description** complète.

La description de chaque genre est disposée comme suit :

- **NOM de genre et d'espèce, AUTEUR**, date de publication, ouvrage de publication, sous-famille et tribu ;
- Une **description illustrée** rappelant les principales caractéristiques du genre : carte de présence, étymologie, fleurs, fruits, graines ;
- **graphiques des altitudes minimax pour chaque genre** ;
- **étymologie illustrée** (faisant référence avec une photo) ;
- **description** pour tous les 177 genres reconnus (avec les pollinisateurs et disperseurs = jamais fait auparavant) ;
- **commentaires** : le plus important, qui explique pourquoi le genre est conservé, rejeté ou modifié selon les bases de la génétique moléculaire (JAMAIS FAIT auparavant !) ;
- **nombre d'espèces et de sous-espèces** connues dans le genre ;
- **liste complète des espèces et sous-espèces** avec auteurs et dates :
Pour le lecteur-collectionneur, grâce à une petite case interactive, il est possible de noter les plantes qu'il possède ou qu'il recherche !
Le « plus » : Toutes les espèces pour lesquelles nous disposons de l'ADN sont indiquées par un astérisque*.

- **description des habitats pour chaque genre** ;
- **distribution géographique du genre** avec les pays cités et leurs provinces ou départements ;
- **illustration des genres et leurs espèces la plus complète possible** :
7 000 photos, peut-être plus ! Prises à la fois dans l'habitat et en collection pour la plupart des espèces, culture spécifiée en extérieur ou en intérieur ;
- **22 grandes cartes géographiques** pour situer les pays d'origine et leurs Etats, provinces, districts ou départements (12 pages) ;
- **Glossaire** : ici, des termes souvent très compliqués mais indispensables, définis ;
- **sites web d'intérêt** ;
MERCI aux généticien(ne)s : illustrés par leur photo !
- **Bibliographie** TRÈS IMPORTANTE, également indispensable, c'est sur elle que se base la crédibilité de l'ouvrage (500 références) ;
- **INDEX des genres, espèces et synonymes** ;
- **Postface**.

Les arguments principaux en faveur de l'ouvrage :

- une classification adoptée principalement sur des bases génétiques (mais pas seulement), **et expliquée pour chaque genre** (première fois dans la littérature) ;
- sa facilité de consultation (**par ordre alphabétique**, ainsi que les photos) ;
- une illustration jamais rencontrée auparavant de presque toutes les espèces de Cactées (plus de 7 000 photos), **excellent outil pour l'identification des espèces**, puisqu'on y trouve tous les genres, pratiquement toutes les espèces et sous-espèces, y compris les variétés.
Et aussi :
 - les différents agents pollinisateurs (insectes, oiseaux et chauves-souris) pour tous les genres, avec leurs noms (première fois dans la littérature), ainsi que les disperseurs ;
 - première encyclopédique complète en français : TOUTS les genres traités.

LIVRE EN FRANÇAIS, EN ANGLAIS ET EN ESPAGNOL

Une pré-souscription est déjà sur internet
Une page dédiée sur www.cactus-aventures.com
(avec plus d'infos et de détails, prix,
prix spéciaux pour abonnés
à *Cactus-Aventures*)

À PARAÎTRE VERS AVRIL-MAI 2015

22^e Journées des plantes d'Albertas, 23 au 25 mai 2014

Première participation de SFA à une manifestation horticole

Stand tenu par Pierre et Chantal Bianchi,

Gilda et Jean-Pierre Bourguignon, le vendredi,

Fabienne Brémard et Salomé Simonovitch, le samedi et le dimanche

Vendredi.

C'est avec des yeux tout neufs que j'écris ces quelques lignes ; la tenue du stand SFA à l'ouverture de cette manifestation m'a permis en effet de découvrir ce lieu, ses organisateurs, ses exposants, son public.

La rigueur de l'organisation est évidente dès le départ, par le fléchage soigneux qui vous y conduit dès l'entrée dans l'agglomération, le personnel qui vous guide avec fermeté mais sans brusquerie jusqu'aux vastes parkings, les responsables présents et au courant de votre cas particulier, qui vous conduisent à l'emplacement et s'inquiètent de ce qui peut manquer.

A la vue des superbes stands voisins, on a envie d'organiser sa place au mieux. Nos belles affiches plastifiées et placées sur plaques rigides, présentoirs de table et chevalet y contribuent, ainsi que la nappe, les palmes, agrumes et plantes en pot. Rapidement, une foule de visiteurs envahit les allées et se charge de plantes : l'aspect et

la variété de celles-ci, chez les exposants, ne peuvent que déclencher des envies d'achat.

Beaucoup de visiteurs se demandent un peu ce que SFA fait là, et si notre bouquet de fleurs d'acanthé ou le cycas sont à vendre.

Notons qu'il faudra continuer, à l'avenir, de décorer le stand avec des éléments susceptibles d'amener des questions puis une conversation : les fruits orangés de *Cycas revoluta*, la grappe de pomelos ont été beaucoup plus attractifs que la variété des plantules que nous avons essayé d'exposer.

Le public est, comme toujours, fait essentiellement d'une masse d'amateurs de plantes fleuries au faible niveau de connaissances botaniques ; les quelques connaisseurs ont souvent des collections et/ou font partie d'autres associations. C'est à ceux-ci, qui exposent avec passion leurs préférences végétales, que nous parlons de façon plus détaillée de SFA, et c'est à eux que nous remettons notre bulletin d'adhésion ou communiquons les références Internet.



photo de Gilda Bourguignon



photo de Fabienne Brémard

Notre stand le vendredi, puis le week-end. Son apparence quelque peu fantomatique sur ces photos est trompeuse : vos serviteurs étaient bien derrière le stand, et il y avait bien, souvent, quelqu'un devant !

Nous avons quelques promesses d'adhésion, et Gilda obtient une adhésion ferme avec chèque à l'appui.

Heureusement, notre présence à plusieurs sur le stand nous permet d'aller, nous aussi chercher, une rareté parmi les autres stands.

Dino et Brigitte Issa ont de beaux stands et sont organisés pour faire front à la masse de questions et d'achats.

Chantal Railhet est seule et a plus de mal. Elle finit la journée épuisée, mais satisfaite.

Le soir, Gilda accepte l'invitation au repas organisé pour les exposants.

Il faudra penser à remercier les organisateurs et envisager une conférence SFA la prochaine fois.

Pierre

Samedi et dimanche.

Peu de choses à ajouter au compte rendu de Pierre. N'hésitez pas à venir à l'avenir tenir un stand avec nous, c'est un beau moment, dont on se souvient. Le temps passe étonnamment vite entre l'organisation du stand et les échanges avec les gens. La plupart, en effet, n'y connaissent pas grand-chose mais nos discussions étaient bien sympathiques, parfois touchantes. Pierre a raison de dire que les gens veulent systématiquement acheter toute votre déco : Fabienne a dû défendre opiniâtrément sa petite statue du Bouddha ! Et, ici ou là, de vrais dialogues avec des amateurs qui nous projetaient dans autre chose, et des adhésions potentielles. Puis un raid pour acquérir quelques plantes désirables, et on recommence... Que du bonheur ! Un moment d'angoisse quand Dino sans ceinture au volant s'est fait arrêter par la police lorsque, la journée finie, nous nous en acheminions vers notre restaurant, avec Annie Zanini et France, après quelques verres de l'amitié... Mais tout s'est miraculeusement dénoué, sainte Rita en soit remerciée, et les policiers nous conseillèrent même un restaurant qui s'avéra fort bon : preuve que les vrais amateurs de plantes sont bénis des dieux.

Salomé et Fabienne

Journées de l'arbre, de la plante et du fruit 2014 de Saint-Jean-du-Gard, 29 et 30 novembre 2014

Un stand SFA sera peut-être présent : nous sommes en pourparlers pour savoir si nous aurons une place à l'intérieur, ou non (voir la suite !).

Thèmes de l'année : héritage des Amériques : fraises et maïs.

Connaissez-vous les Journées de l'Arbre, de la Plante et du fruit de Saint-Jean-du-Gard ? C'est une manifestation très atypique. Déjà, il faut être cévenol pour concevoir une manifestation horticole le dernier week-end de novembre – sous prétexte de fêter la Sainte-Catherine où tout prend racine. La fois où j'y suis allée, il commençait à neiger ! Et pourtant les travées (manifestation aux deux tiers en intérieur, tout de même, seuls les pépiniéristes sont à l'extérieur, et manifestation jamais annulée, qu'il neige ou qu'il vente...) étaient noires de monde, dans une atmosphère chaleureuse et conviviale, à tendance alternative, qui personnellement m'avait ravie. Sa particularité est que le vendredi est une journée professionnelle tournant autour du thème de l'année, ce qui lui confère une aura spéciale. L'autre particularité est la qualité, la richesse et l'abondance de la nourriture « maison » proposée, si l'on aime les nourritures saines – un tout autre monde que celui des traiteurs d'Albertas. Bref, à mon sens, cela vaut le détour : dépaysement garanti.

Fabienne Brémard, France Pringuey et moi-même (Salomé) tiendrons le stand, si tant est que de la place se libère à l'intérieur, car nous sommes des filles du Sud et non des Laponnes.

Présentation des auteurs

Nicole Arboireau

« Ma vie n'a emprunté que les chemins de traverse... »

Depuis mon enfance méditerranéenne, je suis attachée aux parfums et aux couleurs de notre région.

Le jardin d'enfance sauvage, les vieux papiers peints à ramages, les millefiori de verre, le satin fermière, la vaisselle à fleurs des dînettes de poupée, les poupées de chiffons... Ma mémoire patchwork de mille bouts ajoutés m'a guidée de la couture à l'artisanat d'art, des bouquets séchés aux tisanes, puis au jardin à nouveau où je suis à ma place enfin au milieu de mes massifs. Mon jardin commencé il y a plus de trente ans est devenu ma maison ; chaque jour, chaque rencontre m'apporte un brin de savoir que j'essaie de partager au travers de mes activités. Un poste de chargée de mission à l'Office du tourisme de Fréjus m'offre le plaisir d'organiser la première Fête des plantes locale et de rencontrer producteurs et jardiniers, amateurs ou professionnels. Interventions ponctuelles à l'École méditerranéenne du jardinage de Grasse. Création de l'association Les Amis des parcs et jardins méditerranéens, dont j'assure l'animation pendant vingt ans. Le succès de mon premier ouvrage sur le terroir fréjusien pour l'Office de

tourisme m'encourage à collecter le savoir des jardinières rencontrées dans le cadre de mon travail. Cette passion des jardins et de l'échange de savoir donna naissance à un ouvrage : Jardins de grands-mères, aux éditions Edisud. Création d'une association autour de mon jardin pour en assurer la gestion : La Pomme d'Ambre, jardin conservatoire de la flore en Provence littorale, accueille des groupes de passionnés du monde entier ainsi que des étudiants de diverses écoles d'horticulture. Adhérente de la Mediterrean Garden Society. Adhérente de la Société française d'acclimatation. Le jardin s'ouvre chaque année en juin pour les Rendez-vous aux jardins depuis 1990.

nicole.arboireau@wanadoo.fr

Fabien Archimbaud

41 ans. Je me suis pris de passion pour la végétation d'apparence tropicale à la suite de voyages à la Réunion (où mon épouse a vécu pendant dix ans). Ayant la chance d'habiter en maison avec un petit jardin depuis 2009, j'ai commencé son aménagement l'année suivante, avec d'abord des palmiers puis d'autres plantes plus originales, en particulier quelques fruitiers exotiques.

fabienarchimbaud@gmail.com





Patrice Bellec

58 ans, agent de maîtrise dans les Télécoms. C'est à la sortie du lycée que je suis tombé dans la marmite de la botanique (comme dirait un célèbre héros de BD). J'ai travaillé pendant deux ans dans une pépinière en Ile-de-France. Au début des années quatre-vingt, je rejoins Brest pour mon nouveau travail et cela me permet d'avoir un jardin, dont je prends pleinement possession dans les années quatre-vingt-dix, à Plougastel-Daoulas (zone 9a). A Brest, je rentre en contact avec le Conservatoire botanique, et j'adhère à son association de soutien, L'Arche aux Plantes, dont je serai président durant vingt ans. Au contact des botanistes du Conservatoire, c'est le turbo pour découvrir toute la diversité des plantes. Dans le jardin, je m'intéresse plus particulièrement à l'acclimatation, et dans un premier temps cela sera les plantes australes (Chili, Nouvelle-Zélande, Tasmanie, Afrique du Sud), avec notamment les Protéacées et les familles liées aux bulbes. Ma passion pour la montagne m'entraîne vers les végétaux d'altitude, assez ardu en acclimatation. En 1999, j'ai la chance de participer à un premier voyage en Chine, dans le Yunnan, organisé par un pépiniériste du Léon. Il sera suivi de deux autres voyages dans cette région particulièrement riche en végétaux. Pour le jardin, cela se traduira par de nouvelles acclimatations, notamment dans les Magnoliacées, les Théacées, les Berbéridacées, les Convallariacées...
pabellec@wanadoo.fr

Pierre Bianchi

60 ans, ophtalmologue. Intrigué par les plantes exotiques depuis la toute petite enfance, il boucture et cultive depuis lors des plantes succulentes. Il se lance à l'adolescence dans une recherche désespérée de documentation sur les possibilités d'acclimatation, très incomplètement satisfaite



par la lecture de périodiques ou du *Bon Jardinier*. A l'occasion de ses études supérieures, il profite de la proximité existant entre la faculté de médecine de Montpellier et le Jardin des plantes pour visiter régulièrement celui-ci. Il cultive ensuite les exotiques dans un jardin familial, et désormais dans celui créé en zone 9 (plaine du Roussillon) depuis 1993. Il reprend de façon plus approfondie l'étude de l'anglais pour avoir accès aux livres de référence traitant des végétaux subtropicaux et de paysagisme, afin de pratiquer, autant que possible, une acclimatation raisonnée, organisée et esthétique. Membre des Fous de palmiers dès qu'il en connaît l'existence, président de l'association de 2007 à 2012, il se sent de plus en plus à l'étroit dans ce groupe de plantes, alors que presque toutes les plantes acclimatables en milieu méditerranéen le passionnent ; dans son jardin, certains groupes de plantes font l'objet de collections en plein air.
pbianchi@wanadoo.fr

Jérôme Boiziau

40 ans, Nantes. Passionné de végétaux exotiques depuis la visite du Jardin exotique de Monaco, à l'âge



de dix ans, cette passion ne m'a jamais quitté depuis. Ancien membre des Fous de palmiers, je m'intéresse aux fougères exotiques, cycadales et succulentes résistantes au froid. Malgré parfois quelques échecs d'acclimatation, ce que je retiens avant tout c'est la palette extraordinaire de plantes acclimatables avec succès dans l'Ouest.

Diplômé en aménagements paysagers, j'exerce aujourd'hui le métier de dessinateur paysagiste dans la région nantaise.

Dans mes projets, l'exotisme a souvent une place de choix.

plansetplantes@yahoo.fr

Patrick Bouraine

60 ans, chirurgien-dentiste. Des vacances, de l'enfance à l'adolescence, dans la maison familiale de Ramatuelle, un grand-père collectionnant les cactus rapportés de ses voyages : il ne lui en faudra pas plus pour se passionner dans l'art de l'acclimatation.

Originaire d'une région aux hivers froids, il déménage en 1997 dans le nord de l'île de Ré pour assumer pleinement son rêve de création d'un jardin exotique. Toujours à la recherche de nouveautés, ses déplacements se limitent la plupart du temps à la quête de la plante rare – essentiellement dans le Sud-Est de la France, en Espagne et dans le Sud du Portugal. Membre des Fous de palmiers depuis de nombreuses années et représentant pour la région Poitou-Charentes, l'association lui a permis de rencontrer des gens passionnants mais, en raison de son climat, il ne limite pas ses choix aux palmiers, dont l'éventail acclimatable est faible. Il s'intéresse à toutes les familles botaniques des cinq continents.

Membre de l'AJEM, du GRAPES, de l'APBF, il espère avec cette nouvelle association, la Société française d'acclimatation, combler un vide en permettant aux amoureux des plantes d'y relater leurs expériences pour l'embellissement de nos jardins.

patrick.bouraine@orange.fr

Jean-Michel Dupuyoo

34 ans, soigneur-animalier. Passionné depuis longtemps par le monde végétal ; des études en agronomie et plusieurs voyages en régions tropicales (Madagascar, Ethiopie, Vanuatu, régions du Sahel et Sahara) l'ont orienté vers la culture en extérieur des palmiers, des cycadales et des succulentes acclimatables en climat tempéré.

Il travaille au soin des animaux du Jardin zoologique tropical de La Londe-les-Maures, depuis septembre 2004, et s'occupe également de la création et de l'entretien des espaces paysagers de ce parc ouvert au public. En parallèle à ses activités professionnelles, il écrit des articles pour diverses revues de jardinage et de botanique.

jmdupuyoo@yahoo.fr

Olivier Filippi est le responsable de la pépinière Filippi à Mèze, spécialisée dans une gamme botanique de plantes adaptées à la sécheresse. Clara et Olivier Filippi voyagent régulièrement autour de la Méditerranée pour étudier les plantes dans leur environnement naturel, récolter des graines et introduire de nouvelles espèces dans leur jardin expérimental. Au cours de leur travail de recherche et d'acclimatation, ils évaluent selon un protocole précis les éventuels risques liés aux plantes potentiellement invasives. Olivier Filippi est l'auteur de deux livres parus chez Actes Sud : *Pour un jardin sans arrosage* (2007) et *Alternatives au gazon* (2011).

info@jardin-sec.com



Dino Pellizzaro est un pépiniériste botaniste spécialisé en plantes méditerranéenne et subtropicales. Ce roi de la bouture et de la greffe est



multi-médaille des plus grandes fêtes des plantes d'Europe. Si vous ne le connaissez pas encore, il faudra prendre rendez-vous pour rencontrer dans ses serres, à Vallauris, ce personnage érudit, attachant et haut en couleur.

04 93 64 18 43

France Pringuey est médecin et paysagiste. Elle s'intéresse à la phyto-résonance et crée des jardins de soins pour les établissements de santé. La relation homme/plante y est vue comme l'expérience d'une co-opération vitale que la science objective par la mise en évidence de stratégies de restauration à tous les niveaux d'organisation de l'être humain. C'est ce mouvement créatif de vitalité que l'on cherche à mobiliser dans cette approche thérapeutique, dont on voit aussitôt l'intérêt puisque, par sa nature originaire et son ancrage biologique, il nous concerne tous. france.pringuey@gmail.com

Salomé Simonovitch

60 ans, lectrice-correctrice en édition. Du plus loin qu'il lui en souviendra, elle s'est toujours sentie d'ailleurs plutôt que d'ici. Dans sa jeunesse, elle herborise et joue à la paysanne dans les montagnes de l'arrière-pays niçois, à quelques dizaines de kilomètres des palmiers de la côte. Après une traversée du désert parisien, elle s'installe à Arles et apprend son premier jardin ; elle cherche à ce jour à créer le suivant.

Apparemment sensible à la forme des plantes, elle s'oriente vers les plantes en fontaine – palmiers, agaves et aloès, Iridacées, bulbes en général –, mais écoute également les sirènes de quelques autres familles : les sulfureuses Solanacées, les



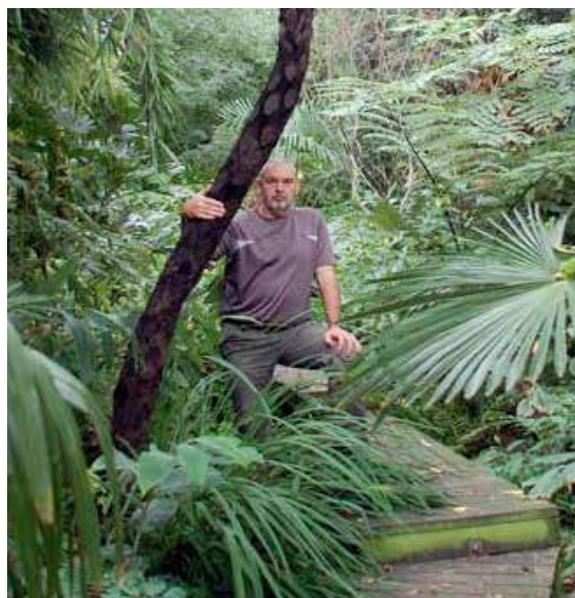
enchanteresses Bignonacées, et, dernièrement, les trop peu connues, en France, mesemb sud-africaines, dont elle tente d'acclimater le plus grand nombre possible de genres. Elle essaie de faire cohabiter ce petit monde avec ses autres centres d'intérêt (rosiers de Chine, grimpantes et couvre-sol, en particulier substitués de gazon) et, dans tout cela, de ne pas perdre de vue le respect de la Terre et de ses habitants de tout poil, plume ou pétale. Membre des Fous de palmiers, de Parcs et Jardins PACA, du Mesemb Study Group et des Jardins de Payan. Un peu de réflexion sur notre rapport à l'exotisme dans toutes ses implications ne saurait nuire : puisse notre Société la faire progresser dans un exubérant foisonnement.

c.simonin@hotmail.fr

***Paul Spracklin** is a garden designer, he lives in the South-East corner of Essex – also it is one of the sunniest and warmest places, so one of the better places in this country to grow exotics and, particularly, succulent plants. He has been trying and experimenting exotics for around 20 years in this garden.*

Paul Spracklin est paysagiste et vit dans le Sud-Est de l'Essex [l'un des endroits les plus ensoleillés et chauds d'Angleterre ; voir son article], l'une des régions les plus favorables du pays pour la culture des plantes exotiques, et particulièrement des plantes succulentes. Il expérimente et fait pousser des végétaux exotiques depuis une vingtaine d'années.

www.oasisdesigns.co.uk



Courrier des lecteurs

Voici la réponse très détaillée que nous fait un professionnel du végétal à propos des plantes hybrides sélectionnées pour servir à un usage particulier :

Je viens de lire votre courriel, et je rajouterai, à la liste des avantages que vous citez pour les hybrides horticoles, celui de la stérilité, et celui de l'ajustement à l'espace disponible – avec l'économie de gestion réalisée.

1. Stérilité. Ce n'est pas le cas pour toutes les plantes ; mais par exemple, la symphorine x Hancock, couvre-sol prospérant à l'ombre (ou en exposition mi-ensoleillée), colonise le sol là où elle est plantée, et avec une belle pérennité (vingt à trente ans, d'après mon expérience personnelle à La Rochelle), sans qu'on ait à craindre de la voir devenir envahissante en se substituant à la flore locale des sous-bois environnants, puisqu'elle est stérile (multiplication par bouture).

2. Développement. A titre d'exemple, le *Ligustrum vulgare* 'Lodense', cultivar se limitant à un volume d'1,20 m, à port en boule sans aucune intervention humaine, est la plante idéale, en remplacement du troène commun de nos bocages, pour une haie de faciès naturel, qui n'exigera pas d'intervention de taille.

Cette démarche d'étude (sur la compacité) a été proposée dans le cadre des programmes de recherche de l'organisme Plante et cité, ingénierie de la nature en ville (site internet www.plante-et-cite.fr), qui a de nombreux partenaires : SNHF, Tela botanica, Astredhor, les Arbusticulteurs, AGROCAMBUS Ouest Centre d'Angers-INHP... De nombreuses grandes villes, via leurs services Espaces verts, y adhèrent et en suivent régulièrement les travaux. C'est le cas de la ville de La Rochelle

Au sein d'un groupe de travail « Innovation et diversification végétale », Jean-François de Wilde avait proposé de développer ce thème sur les formes, la compacité de cultivars plus adaptés que la plante spécifique... Je vous ferai suivre le document, plus explicite sur ce sujet, mais il avait été répondu qu'en regard de l'urgence d'autres recherches, celle-ci n'était pas prioritaire. Cela n'empêche pas que, grâce à www.vegebase.plante-et-cite.fr, dont la version de lancement comptait 3 000 taxons, avec les critères pour identifier la plante recherchée, il y avait déjà matière...

Et on pourrait citer toutes les obtentions variétales d'arbres d'avenue, dont le port érigé, ou en boule, etc., s'ajuste à l'espace disponible, sans nuire à l'éclairage des façades, et ceci sans nécessité d'élagage.

Ces hybrides ou cultivars horticoles, dont vous rappelez fort justement qu'ils font l'objet d'un franc rejet de la part des puristes écolos (qui orientent les aménageurs vers l'usage des plantes locales et indigènes, voire produites à partir de semences prélevées localement), ont leur place dans les jardins, dans les espaces verts urbains, dans la mesure où ils apportent l'ensemble des avantages que vous avez cités, et le paysage résultant peut être réussi si leur association, dans la composition de l'espace, respecte les lois d'harmonie qui lui sont propres (faciès, couleurs, dimensions, adaptation au sol et au climat). Il faut juste s'entraider pour les faire connaître, à développer la demande auprès des jardinerie et autres points de vente, pour que les pépiniéristes qui en assurent la production, et la promotion, continuent à les inscrire dans leur planning de culture...

D. M.

BULLETIN D'ADHESION 2015

Société française d'acclimatation

(L'adhésion 2015 vaut pour les deux derniers mois de l'année en cours pour les non-adhérents en 2014)

Je soussigné(e) : Nom : _____ Prénom : _____

Dénomination sociale (personne morale) : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Profession : _____ Tél. fixe et /ou mobile : _____

Courriel : _____

Les informations recueillies sont nécessaires pour votre adhésion et la bonne gestion de l'Association et ses membres. Elles sont destinées uniquement aux membres et seront publiées dans l'annuaire des membres sur le site Internet de l'Association (partie réservée aux seuls membres). Elles font l'objet d'un traitement informatique, non soumis à déclaration au titre de la dispense n° 8 issue de la délibération CNIL n° 2006 -130 du 9 mai 2006 (JO n° 128 du 3 juin 2006). En application de la loi du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification ou d'opposition aux informations qui vous concernent. Pour exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser au secrétaire de l'Association.

Souhaite adhérer à l'association dénommée « Société française d'acclimatation » pour l'année 2015, en qualité de (rayer la mention inutile) : – membre actif : 15 € – membre bienfaiteur : 90 €

Si vous le souhaitez, parlez-nous ici de votre rapport à l'acclimatation, comment y êtes-vous venu ? A quel type de plantes vous intéressez-vous ? Et de vos attentes par rapport à la Société.

Acceptez-vous que vos coordonnées figurent dans l'annuaire des membres, qui apparaîtra dans la partie réservée aux seuls membres sur le site de la Société ? Oui - non

Souhaitez-vous être inscrit gratuitement au forum internet de la Société française d'acclimatation ? Oui - non

Souhaitez-vous recevoir une facture acquittée ? Oui - Non (Joindre une enveloppe timbrée à votre adresse. Merci)

*

Veuillez remplir et renvoyer ce bulletin accompagné de votre règlement, à l'ordre du trésorier de SFA, à : Société française d'acclimatation, BP 16, 17880 Les Portes-en-Ré.

Cotisation annuelle : 15 € Dons : _____ € Montant total : _____ €.

Abonnement 1 an PlantAExoticA version papier : 22 € - Prix de vente au numéro : 6,50 €.

(Gratuit en ligne : www.societe-francaise-acclimatation.fr/publication.html)

Fait à : _____, le ___ / ___ / ____.

Signature (obligatoire) :



Cordyline indivisa au Logan Botanic Garden.

PlantExotica

Revue trimestrielle éditée par la « Société française d'acclimatation »

Association loi 1901 fondée en 2013

BP 16 - 17880 Les Portes en Ré

www.societe-francaise-acclimatation.fr

Service des abonnements : BP 16 - 17880 Les Portes en Ré / Rédacteur en chef : Pierre Bianchi / Correctrice : Claire Simonin /

Impression : Grand Large Imprimerie - 44115 Haute-Goulaine / Dépôt légal : à parution / N° ISSN : 2264-6809 / N° de CPPAP : en cours /

Prix de vente au numéro : 6,50 €. Abonnement annuel : 22 € / Adhésion SFA : 15 € / an.